ALMANACH
DU
CHARIVARI
1re ANNÉE 1860
PRIX : 50 CENT.
PARIS. — PAGNERRE, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 18.

1re ANNÉE

ALMANACH

1860

DU

CHARIVARI

TEXTE PAR MM.

LOUIS HUART, CLÉMENT CARAGUEL, PIERRE VÉRON, LOUIS LEROY, HENRI ROCHEFORT, ADRIEN BRÉMOND.

ILLUSTRÉ PAR

CHAM, DAUMIER, MAURISSET

Le Charivari dans l'exercice de ses fonctions.

PARIS

PAGNERRE, EDITEUR, RUE DE SEINE, 18

ANNUAIRE POUR 1860.

Année de la période Julienne..... 6573
Depuis la première Olympiade d'Iphitus jusqu'en juillet..... 2636
De la fondation de Rome selon Varron (mars).. 2613
De l'époque de Nabonassar depuis février..... 2607
De la naissance de Jésus-Christ..... 1860
L'année 1276 des Turcs commence le 31 juillet 1859, et finit le 19 juillet 1860.

Fêtes annuelles et mobiles.

La Septuagésime..... 5 février.
Les Cendres..... 22 février.
PAQUES..... 8 avril.
Les Rogations..... 14, 15 et 16 mai.
L'ASCENSION..... 17 mai.
LA PENTECOTE..... 27 mai.
La Trinité..... 3 juin.
LA FÊTE-DIEU..... 7 juin.
L'Avent..... 2 décembre.

Astronomes à la recherche d'une planète.

Saisons.

Le PRINTEMPS comm. le 20 mars, à 9 h. 14 m. du mat.
L'ÉTÉ comm. le 21 juin, à 5 h. 53 m. du mat.
L'AUTOMNE comm. le 22 septemb., à 8 h. 3 m. du soir.
L'HIVER comm. le 21 décembre, à 1 h. 55 m. du soir.

Éclipses.

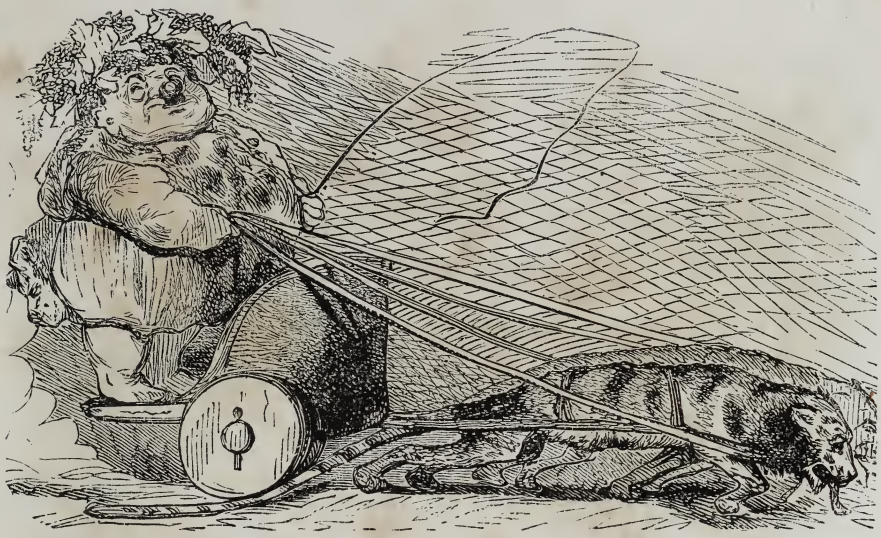
Les 22 et 23 janvier 1860, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, invisible à Paris.
Le 7 février 1860, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, visible à Paris :
Commencement de l'éclipse, à Paris, à 1 h. 11 m. du matin;
Milieu de l'éclipse, à 2 h. 38 m. du matin;
Fin de l'éclipse à 4 h. 4 m. du matin.
Le 18 juillet 1860, ÉCLIPSE PARTIELLE DE SOLEIL, visible à Paris :
Commencement de l'éclipse, à Paris, à 1 h. 54 m. du soir;
Sa plus grande phase, à 3 h. 4 m. du soir;
Fin de l'éclipse, à 4 h. 8 m. du soir.
Le 1er août 1860, ÉCLIPSE PARTIELLE DE LUNE, invisible à Paris.

Le nouvel an ayant toujours l'indiscrétion de puiser à même dans le sac.

JANVIER (le Verseau).		FÉVRIER (les Poissons).		MARS (le Bélier).	
1 DIM.	*La Circoncision.*	1 mercredi	s. Ignace.	1 jeudi	s. Aubin.
2 lundi	s. Basile, évêque.	2 jeudi	*Purification.*	2 vendredi	s. Simplice.
3 mardi	ste Geneviève.	3 vendredi	s. Blaise.	3 samedi	ste Cunégonde.
4 mercredi	s. Rigobert.	4 samedi	s. Gilbert.	4 DIM.	s. Casimir. *Remin.*
5 jeudi	s. Siméon.	5 DIM.	ste Agathe. *Sept.*	5 lundi	s. Drausin.
6 vendredi	*L'Epiphanie.*	6 lundi	s. Wast.	6 mardi	ste Colette.
7 samedi	s. Théaulon.	7 mardi	s. Romuald.	7 mercredi	s. Thomas.
8 DIM.	s. Lucien, évêque.	8 mercredi	s. Jean de M.	8 jeudi	s. Jean de D.
9 lundi	s. Furcy, abbé.	9 jeudi	ste Apolline.	9 vendredi	ste Françoise.
10 mardi	s. Paul, ermite.	10 vendredi	ste Scholastique.	10 samedi	s. Taraise.
11 mercredi	s. Théodose.	11 samedi	s. Severin.	11 DIM.	40 Martyrs. *Oculi.*
12 jeudi	s. Arcade.	12 DIM.	ste Eulalie. *Sexag.*	12 lundi	s. Pol, év.
13 vendredi	Baptême de N. S.	13 lundi	s. Lezin.	13 mardi	ste Euphras.
14 samedi	s. Hilaire, évêque.	14 mardi	s. Valentin.	14 mercredi	s. Lubin.
15 DIM.	s. Maur, abbé.	15 mercredi	s. Faustin.	15 jeudi	s. Longin.
16 lundi	s. Guillaume.	16 jeudi	s. Onézime.	16 vendredi	s. Cyriaque.
17 mardi	s. Antoine.	17 vendredi	s. Sylvain.	17 samedi	s. Abraham.
18 mercredi	Chaire S. P. à R.	18 samedi	s. Simon.	18 DIM.	s. Alexandre. *Lætare.*
19 jeudi	s. Sulpice, évêque.	19 DIM.	s. Gabriel. *Quinq.*	19 lundi	s. Joseph.
20 vendredi	s. Sébastien.	20 lundi	s. Eucher.	20 mardi	s. Joachim.
21 samedi	ste Agnès, vierge.	21 mardi	s. Pépin. *Mardi g.*	21 mercredi	s. Benoît.
22 DIM.	s. Vincent.	22 mercredi	*Les Cendres.*	22 jeudi	s. Lée.
23 lundi	s. Ildefonse.	23 jeudi	ste Isabelle.	23 vendredi	s. Victor.
24 mardi	s. Babylas.	24 vendredi	s. Matthias.	24 samedi	s. Siméon.
25 mercredi	Conv. de s. Paul.	25 samedi	ste Taraise.	25 DIM.	*Passion.*
26 jeudi	ste Paule.	26 DIM.	s. Alexis. *Quadr.*	26 lundi	s. Ludger.
27 vendredi	ste Julienne.	27 lundi	s. Léandre.	27 mardi	s. Rupert.
28 samedi	s. Charlemagne.	28 mardi	s. Romain.	28 mercredi	s. Gontran.
29 DIM.	s. François de Sales.	29 mercredi	ste Lodo. Q. T.	29 jeudi	s. Eustase.
30 lundi	ste Bathilde.			30 vendredi	s. Rieule.
31 mardi	s. Pierre N.			31 samedi	s. Gui.
☽ P. Q. le 1, à 10 h. 57 m. du m.		☽ P. L. le 7, à 2 h. 44 m. du m.		☽ P. L. le 7, à 0 h. 53 m. du s.	
☽ P. L. le 8, à 7 h. 32 m. du s.		☾ D. Q. le 15, à 6 h. 59 m. du s.		☾ D. Q. le 17, à 9 h. 17 m. du m.	
☾ D. Q. le 15, à 7 h. 7 m. du m.		● N. L. le 21, à 7 h. 48 m. du s.		● N. L. le 22, à 2 h. 5 m. du s.	
● N. L. le 23, à 0 h. 26 m. du s.		☽ P. Q. le 29, à 8 h. 4 m. du s.		☽ P. Q. le 30, à 7 h. 2 m. du m.	
☽ P. Q. le 31, à 5 h. 20 m. du m.					

Parisiens descendant le fleuve de la vie... tout le long, le long, le long de la rivière.

AVRIL (le Taureau).		MAI (les Gémeaux).		JUIN (l'Écrevisse).	
1 DIM.	*Rameaux.*	1 mardi	S. Philippe.	1 vendredi	s. Thierri.
2 lundi	s. François de P.	2 mercredi	s. Athanase.	2 samedi	s. Polin.
3 mardi	s. Richard.	3 jeudi	Inv. de la ste Croix.	3 DIM.	ste Clotilde. *Trinité.*
4 mercredi	s. Elphage.	4 vendredi	ste Monique.	4 lundi	s. Quirin.
5 jeudi	s. Ambroise.	5 samedi	s. Augustin.	5 mardi	s. Boniface.
6 vendredi	*Vendredi saint.*	6 DIM.	s. Jean P. L.	6 mercredi	s. Claude.
7 samedi	s. Hégesippe.	7 lundi	s. Stanislas.	7 jeudi	FÊTE-DIEU.
8 DIM.	PAQUES.	8 mardi	s. Désire.	8 vendredi	s. Médard.
9 lundi	ste Marie Eg.	9 mercredi	s. Grégoire de N.	9 samedi	s. Prime.
10 mardi	ste Azélie.	10 jeudi	s. Gordien.	10 DIM.	s. Landri.
11 mercredi	s. Jules.	11 vendredi	s. Mamert.	11 lundi	s. Barnabé.
12 jeudi	ste Godeberte.	12 samedi	s. Porphyre.	12 mardi	s. Basilide.
13 vendredi	s. Marcellin.	13 DIM.	s. Servais.	13 mercredi	s. Antoine de Pad.
14 samedi	s. Justin.	14 lundi	s. Erambert. *Rogat.*	14 jeudi	s. Ruffin.
15 DIM.	s. Paterne. *Quasim.*	15 mardi	ste Delphine.	15 vendredi	s. Modeste.
16 lundi	s. Fructueux.	16 mercredi	s. Honoré.	16 samedi	s. Fargeau.
17 mardi	s. Anicet.	17 jeudi	ASCENSION.	17 DIM.	s. Avit.
18 mercredi	s. Parfait.	18 vendredi	s. Eric.	18 lundi	ste Marine.
19 jeudi	s. Léon.	19 samedi	s. Yves.	19 mardi	s. Gervais.
20 vendredi	s. Anselme.	20 DIM.	s. Bernard.	20 mercredi	s. Sylvère.
21 samedi	ste Hildegonde.	21 lundi	ste Virginie.	21 jeudi	s. Leufroy.
22 DIM.	ste Opportune.	22 mardi	ste Julie.	22 vendredi	s. Paulin.
23 lundi	s. Georges.	23 mercredi	s. Didier.	23 samedi	s. Felix.
24 mardi	s. Robert.	24 jeudi	ste Jeanne.	24 DIM.	s. Jean-Baptiste.
25 mercredi	s. Marc, évêque.	25 vendredi	s. Urbain.	25 lundi	s. Prosper.
26 jeudi	s. Clet, pape.	26 samedi	s. Adolphe. *v. j.*	26 mardi	s. Babolein.
27 vendredi	s. Anthime.	27 DIM.	PENTECOTE.	27 mercredi	s. Crescent.
28 samedi	s. Polycarpe.	28 lundi	s. Germain.	28 jeudi	s. Irénée.
29 DIM.	s. Vital, martyr.	29 mardi	s. Maximilien.	29 vendredi	s. Pierre. s. Paul.
30 lundi	s. Eutrope.	30 mercredi	ste Emilie. Q. T.	30 samedi	Comm. s. Paul.
		31 jeudi	ste Pétronille.		
P. L. le 5, à 10 h. 10 m. du s.		P. L. le 5, à 7 h. 11 m. du m.		P. L. le 5, à 4 h. 55 m. du s.	
D. Q. le 15, à 1 h. 44 m. du m.		D. Q. le 12, à 7 h. 26 m. du s.		D. Q. le 14, à 1 h. 15 m. du s.	
N. L. le 21, à 5 h. 55 m. du m.		N. L. le 20, à 6 h. 55 m. du s.		N. L. le 19, à 3 h. 52 m. du m.	
P. Q. le 28, à 2 h. 45 m. du m.		P. Q. le 27, à 8 h. 14 m. du m.		P. Q. le 26, à 0 h. 45 m. du m.	



Bacchus, dans son char triomphal, se rend en Bourgogne pour y procéder aux vendanges.

JUILLET (le Lion).		AOUT (la Vierge).		SEPTEMBRE (la Balance).	
1 DIM.	s. Martial.	1 mercredi	s. Pierre-ès-liens.	1 samedi	s. Leu et s. Gill.
2 lundi	Visitation de N. D.	2 jeudi	s. Etienne.	2 DIM.	s. Lazare.
3 mardi	s. Anatole.	3 vendredi	Inv. de s. Etienne.	3 lundi	s. Grégoire.
4 mercredi	Tr. de s. Martin.	4 samedi	s. Dominique.	4 mardi	ste Rosalie.
5 jeudi	ste Zoë.	5 DIM.	s. Yon, martyr.	5 mercredi	s. Bertin, abbé.
6 vendredi	s. Tranquille.	6 lundi	Tr. de N. S.	6 jeudi	s. Onésipe.
7 samedi	ste Aubierge.	7 mardi	s. Gaëtan.	7 vendredi	s. Cloud.
8 DIM.	ste Priscille.	8 mercredi	s. Justin.	8 samedi	*Nat. de la Vierge.*
9 lundi	ste Véronique.	9 jeudi	s. Spire, virg.	9 DIM.	s. Omer, évêque.
10 mardi	ste Félicité.	10 vendredi	s. Laurent, martyr.	10 lundi	ste Pulchérie.
11 mercredi	Tr. de s. Benoît.	11 samedi	Susc. de ste Cour.	11 mardi	s. Patient, évêque.
12 jeudi	s. Gualbert.	12 DIM.	ste Claire.	12 mercredi	s. Serdot.
13 vendredi	s. Turiaf.	13 lundi	s. Hippolyte.	13 jeudi	s. Aimé.
14 samedi	s. Bonaventure.	14 mardi	s. Eusèbe, *v. j.*	14 vendredi	Ex. de Ste Croix.
15 DIM.	s. Henri.	15 mercredi	ASSOMPTION.	15 samedi	s. Nicomède.
16 lundi	N. D. M. C.	16 jeudi	s. Roch.	16 DIM.	s. Cyprien.
17 mardi	s. Alexis.	17 vendredi	s. Mamert.	17 lundi	s. Lambert.
18 mercredi	s. Clair.	18 samedi	ste Hélène.	18 mardi	s. Jean Chrysostome.
19 jeudi	s. Vincent de Paul.	19 DIM.	s. Louis, évêque.	19 mercredi	s. Janvier. Q. T.
20 vendredi	ste Marguerite.	20 lundi	s. Bernard.	20 jeudi	s. Eustache.
21 samedi	S. Victor, martyr.	21 mardi	s. Privat.	21 vendredi	s. Matthieu.
22 DIM.	ste Madeleine.	22 mercredi	s. Symphorien.	22 samedi	s. Maurice.
23 lundi	s. Apollinaire.	23 jeudi	s. Sidoine, évêque.	23 DIM.	ste Thècle.
24 mardi	ste Christine, vierge.	24 vendredi	s. Barthélemy.	24 lundi	s. Andoche.
25 mercredi	s. Jacques, s. C.	25 samedi	s. Louis, roi.	25 mardi	s. Firmin.
26 jeudi	Tr. de s. Marcel.	26 DIM.	s. Zéphirin.	26 mercredi	ste Justine.
27 vendredi	s. Pantaléon.	27 lundi	s. Césaire, évêque.	27 jeudi	s. Côme, s. D.
28 samedi	ste Anne.	28 mardi	s. Augustin.	28 vendredi	s. Céran.
29 DIM.	ste Marthe.	29 mercredi	Décol. de s. J. B.	29 samedi	s. Michel, arch.
30 lundi	s. Abdon.	30 jeudi	s. Fiacre.	30 DIM.	s. Jérôme.
31 mardi	s. Germain l'Auxerr.	31 vendredi	s. Ovide.		
P. L. le 5, à 4 h. 16 m. du m.		P. L. le 1, à 5 h. 43 m. du s.		D. Q. le 8, à 11 h. 15 m. du m.	
D. Q. le 11, à 6 h. 7 m. du m.		D. Q. le 9, à 9 h. 33 m. du s.		N. L. le 15, à 6 h. 18 m. du m.	
N. L. le 18, à 2 h. 29 m. du s.		N. L. le 16, à 10 h. 29 m. du s.		P. Q. le 21, à 11 h. 34 m. du s.	
P. Q. le 25, à 5 h. 49 m. du m.		P. Q. le 23, à 0 h. 59 m. du s.		P. L. le 30, à 1 h. 49 m. du m.	
		P. L. le 31, à 9 h. 6 m. du m.			

Un locataire qui a eu l'imprudence d'avouer à sa portière qu'il ne lui donnerait pas d'étrennes.

OCTOBRE (le Scorpion).		NOVEMBRE (le Sagittaire).		DÉCEMBRE (le Capricorne).	
1 lundi	s. Remi, évêque.	1 jeudi	TOUSSAINT.	1 samedi	s. Éloi.
2 mardi	ss. Anges gard.	2 vendredi	Les Trépassés.	2 DIM.	s. Franç.-Xav. *Avent.*
3 mercredi	s. Denis, abbé.	3 samedi	s. Marcel, évêque.	3 lundi	s. Mirocle.
4 jeudi	s. François d'Ass.	4 DIM.	s. Charles Borr.	4 mardi	ste Barbe.
5 vendredi	ste Aure, vierge.	5 lundi	ste Bertilde.	5 mercredi	s. Sabas, abbé.
6 samedi	s. Bruno.	6 mardi	s. Léonard.	6 jeudi	s. Nicolas.
7 DIM.	s. Serge, s. B.	7 mercredi	s. Willebrod.	7 vendredi	ste Fare, vierge.
8 lundi	ste Thaïs.	8 jeudi	stes Reliques.	8 samedi	*Conception.*
9 mardi	s. Denis, évêque.	9 vendredi	s. Mathurin.	9 DIM.	ste Léocadie.
10 mercredi	s. Géréon.	10 samedi	s. Léon Ier, pape.	10 lundi	ste Valère.
11 jeudi	s. Venant.	11 DIM.	s. Martin, évêque.	11 mardi	s. Fuscien.
12 vendredi	s. Wilfride, évêque.	12 lundi	s. René, évêque.	12 mercredi	s. Damas.
13 samedi	s. Edouard.	13 mardi	s. Brice, évêque.	13 jeudi	ste Luce, vierge.
14 DIM.	s. Caliste, pape.	14 mercredi	s. Achille.	14 vendredi	s. Nicaise.
15 lundi	ste Thérèse.	15 jeudi	s. Eugène.	15 samedi	s. Mesmin.
16 mardi	s. Léopold.	16 vendredi	s. Eucher.	16 DIM.	ste Adélaïde.
17 mercredi	s. Cerboney.	17 samedi	s. Agnan, évêque.	17 lundi	ste Olympe.
18 jeudi	s. Luc, évangéliste.	18 DIM.	ste Aude, vierge.	18 mardi	s. Gratien.
19 vendredi	s. Savinien.	19 lundi	ste Elisabeth.	19 mercredi	s. Meurice. Q. T.
20 samedi	s. Sendou, pape.	20 mardi	s. Edmond.	20 jeudi	s. Philogone.
21 DIM.	ste Ursule.	21 mercredi	Présent. de la Vierge.	21 vendredi	s. Thomas, apôtre.
22 lundi	s. Mellon.	22 jeudi	ste Cécile.	22 samedi	s. Honorat.
23 mardi	s. Hilarion.	23 vendredi	s. Clément.	23 DIM.	ste Victoire.
24 mercredi	s. Magloire.	24 samedi	ste Flore, vierge.	24 lundi	s. Yves, *v. j.*
25 jeudi	s. Crépin, s. Cr.	25 DIM.	ste Catherine.	25 mardi	NOEL.
26 vendredi	s. Rustique.	26 lundi	ste Geneviève d'A.	26 mercredi	s. Etienne, martyr.
27 samedi	s. Frumence, *v.*	27 mardi	s. Sosthène.	27 jeudi	s. Jean, apôtre.
28 DIM.	s. Simon, s. J.	28 mercredi	s. Severin.	28 vendredi	ss. Innocents.
29 lundi	s. Faron, évêque.	29 jeudi	s. Saturnin.	29 samedi	s. Thomas de C.
30 mardi	s. Lucain.	30 vendredi	s. Andre.	30 DIM.	ste Colombe.
31 mercredi	s. Quentin, *v. j.*			31 lundi	s. Sylvestre.
☾ D. Q. le 7, à 11 h. 13 m. du s.		☾ D. Q. le 6, à 9 h. 26 m. du m.		☾ D. Q. le 5, à 6 h. 9 m. du s.	
◉ N. L. le 14, à 2 h. 46 m. du s.		◉ N. L. le 13, à 0 h. 45 m. du m.		◉ N. L. le 12, à 0 h. 57 m. du s.	
☽ P. Q. le 21, à 2 h. 20 m. du s.		☽ P. Q. le 20, à 9 h. 2 m. du m.		☽ P. Q. le 20, à 6 h. 19 m. du m.	
☺ P. L. le 29, à 6 h. 58 m. du s.		☺ P. L. le 28, à 11 h. 17 m. du m.		☺ P. L. le 28, à 3 h. 26 m. du m.	

— Monsieur! Nous vous la souhaitons bonne et heureuse!

LE CHARIVARI AU SALON DE 1859

LA DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES

LE PRÉSIDENT.

La séance est ouverte. — Messieurs, c'est au nom de la gaieté française...

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE.

Vieux style.

LE PRÉSIDENT.

Que je vais distribuer les récompenses aux artistes qui les ont méritées.

UN RAPIN.

C'est injuste ! Je proteste.

LE PRÉSIDENT.

L'interruption est idiote. Si je connaissais son auteur, je le flanquérais à genoux au milieu de la classe avec un bonnet d'âne. Je commence : Grand prix de *nez d'honneur*...

M. HYACINTHE.

Bravo !

LE PRÉSIDENT.

Décerné à M. Jean Gigoux pour son

Arrestation sous la Terreur. Ce prix consiste en *un nez d'argent* porté et illustré successivement par dix invalides. —Lauréat, avancez-vous.

(*Le président pose lui-même le nez glorieux à M. Gigoux. Ce dernier regagne sa place au milieu de bruyantes acclamations.*)

LE PRÉSIDENT.

Huitième accessit de caricature à M. Heim, de l'Institut, pour les portraits-charges de ses soixante-quatre collègues.

(*M. Heim reçoit son prix ; un ouvrage célèbre de Daumier intitulé*, « L'art d'enlaidir son prochain en douze leçons. »)

LE RAPIN.

M. Heim étant du jury ne peut être récompensé.

LE PRÉSIDENT.

Nous commettons une illégalité, nous le savons et nous nous en moquons. (*Avec autorité.*) Après?... (*Silence général.*) A M. Edouard Dubufe : *une collection de gravures de modes nouvelles* dessinées par M. François Millet. (*M. Dubufe accepte son prix en rechignant. — Rires étouffés.*)

LE PRÉSIDENT.

A M. François Millet : *les photographies de tous les portraits de MM. Dubufe père et fils.*

M. MILLET.

Je refuse le prix. (*Longue sensation.*)

LE PRÉSIDENT, *ému.*

Pénible incident ! Enfin !... Passons à M. Glaize. — Pour sa *Distribution des drapeaux :* un grattoir d'honneur avec la manière de s'en servir.—A M. Eugène Isabey, — cet artiste de tant de talent, mais qui s'est trompé cette année :—un billet pour visiter les bateaux à vapeur du Pont-Royal.

LE RAPIN.

Que ça ?...

LE PRÉSIDENT.

Attendez donc. — Avec le droit d'y mettre le feu, afin d'étudier à son aise les effets d'un incendie en pleine mer. (*Applaudissements prolongés. M. Isabey part immédiatement pour le Pont-Royal en achetant sur sa route beaucoup d'allumettes chimiques.*) M. E. Delacroix ! premier prix d'*Herminie* : — un vieux petit mannequin désarticulé de chez Giroux auquel sera joint pour la *Rebecca* un traité de perspective de feu Thénot.

M. INGRES, *caché dans le fond de la salle.*

Ah ! bravo !

LE PRÉSIDENT, *sévèrement.*

Si M. Ingres avait exposé, il aurait eu son prix comme les autres. — A M. Baudry dont la vue s'affaiblit : *une loupe monstre* qui lui permettra de terminer ses tableaux. —M. Corot est-il présent ?

M. COROT.

Me voilà.

LE PRÉSIDENT.

Faites avancer son prix. (*Mouvement de curiosité marqué dans l'auditoire.— On entend des rugissements formidables. Une cage en fer paraît renfermant dans ses flancs un lion, un tigre et une louve.—Etonnement général.—Le président invite l'honorable M. Corot à entrer dans la cage. L'intrépide paysagiste s'élance. Il entre... il est entré !... O prodige! A peine a-t-il touché du bout de sa brosse ces trois bêtes féroces, qu'elles sont transformées, comme par une baguette magique, en trois enseignes de fourreur* (*Voir* Dante et Virgile *de ce peintre*).— *Cette métamorphose a vivement intéressé le public*).

LE PRÉSIDENT, *avec bonté à l'artiste.*

Emportez votre prix, monsieur Corot.— Monsieur Daubigny! L'État, juste-

ment rémunérateur, vous concède la propriété des différentes localités que vous avez reproduites dans vos tableaux de cette année.

LE RAPIN.

En voilà un marquis de Carabas !

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Diaz !...

VOIX NOMBREUSES.

Non, non ! il n'a rien mérité.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur Diaz !

LES VOIX.

Non, rien, rien !

LE PRÉSIDENT, *dominant le tumulte.*

Assemblée, vous êtes absurde avec vos *Rien ! rien !* C'est justement ce que je voulais offrir à l'artiste. — Monsieur Galimard ! Un prix d'excellence sous la forme d'un *Courbet mystique* avec auréole, nimbe, lyre d'or, tunique blanche et ailes immaculées. — Passons à M. Ziem : — Nous lui offrons une potion astringente composée de racines de bistortes et de tormentille, dans le but d'arrêter le débordement de couleur dont cet estimable artiste est affligé. Il devra en prendre une forte dose chaque fois qu'il saisira sa palette. (*En retournant à sa place, M. Ziem est arrêté par M. Ingres qui veut absolument boire à même le flacon.*)

M. INGRES.

J'en ai besoin, vous dis-je, je le sens.

LE PRÉSIDENT, *effrayé.*

Quelle imprudence !... Monsieur Ingres, arrêtez !... Malheureux ! quels forfaits décolorés méditez vous pour l'avenir ? (*Le président se remet après avoir respiré des sels.*) Monsieur Pasini est-il présent ?

UN AMI.

Non, monsieur, il est parti ce matin pour l'Himalaya. Il va gravir le Dhawalagiri et le Chamalari pour y faire quelques petites études.

LE PRÉSIDENT.

Diable ! tant pis ! Nous voulions récompenser ce peintre voyageur en lui donnant un billet aller et retour pour le premier ballon en partance pour la lune.—Monsieur Bida, avancez.—(*L'assemblée voit avec un juste étonnement le président fouiller dans les poches de l'artiste.*)

LE PRÉSIDENT, *comptant les* grattoirs *qu'il lui enlève.*

Un grattoir, deux grattoirs, trois, quatre, cinq. — Passons à la redingote : quinze, vingt, trente, trente-six grattoirs !—C'est trop pour un homme seul, monsieur, je vous les confisque. Maintenant vous n'abuserez pas de ces petits outils dans vos remarquables dessins et la monotonie de votre faire ne nuira plus à votre beau talent.

LE RAPIN.

Mais ce n'est pas un prix de prendre quelque chose aux gens.

LE PRÉSIDENT.

Petit sot, retirer un défaut à quelqu'un c'est lui donner une qualité. — Monsieur Hébert !—Voici un assortiment de couleurs broyées à la quinine. A l'avenir, vos peintures sentiront moins la fièvre. — A M. Aligny ! — Une boîte de joujoux de Nuremberg, contenant des arbres en bois et des maisons en carton. — Etudiez avec soin ces modèles dont vous êtes encore bien loin, monsieur, et, lorsque vous pourrez les imiter parfaitement, vous aurez fait un grand pas vers la nature. — Monsieur Paul Flandrin ! — Nous vous offrons un *torche-pinceaux* ayant appartenu à M. Ziem. Voyez, quelle richesse, quelle opulence, quelle variété de tons dans ces taches harmonieuses ! Cela ressemble, à s'y méprendre, à un tableau du peintre. —

Faites encadrer ce chiffon : copiez-le avec soin pendant un an ou deux, et vous serez étonné des progrès que cette étude vous fera faire. — Monsieur Desgoffe, la commission des récompenses vous laisse libre de désigner vous-même votre prix.

M. DESGOFFE.

Je remercie la commission et je la prie de m'octroyer un pavé dont j'ai absolument besoin comme modèle pour un paysage de rochers très-pittoresques que je vais commencer.

LE PRÉSIDENT.

Accordé le *pavé d'honneur* à M. Desgoffe. On y joindra quelques brosses de chiendent nécessaires pour l'étude des verts gazons, et deux porte-mouchettes d'une grande harmonie de couleur devant servir de guide-âne au peintre. — Monsieur Clésinger ! *Un gros prix de hanche* accompagné d'*un fort accessit de cuisses, mollets*, pour le même tableau : *Ève tentée dans le paradis terrestre.* — A. M. T. Rousseau ! Un écran.

UNE VOIX.

Pour quoi faire ?

LE PRÉSIDENT.

Pour cacher la *Ferme dans les Landes* jusqu'à la fin du salon ;—Monsieur Cambon ! (*Curiosité générale.*) — Monsieur, tout Paris est intrigué depuis deux mois par votre tableau inscrit au livret sous ce titre : *L'Armoire.* Votre *femme* y entre-t-elle, en sort-elle, se cache-t-elle, se montre-t-elle ? Pourquoi, comment, dans quel but? Parlez, la France vous écoute.

M. CAMBON.

Mais...

LE PRÉSIDENT.

Voyons, qu'avez-vous représenté ?

M. CAMBON.

Je ne sais pas, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT.

Cette réponse modeste vous honore. Voici le prix que nous vous décernons : *Un recueil de charades et d'énigmes sans mot.*—Messieurs, nous allons finir cette séance en offrant à un artiste éminent un prix auquel il était loin de s'attendre malgré le succès mérité de ses magnifiques portraits.—Monsieur Hippolyte Flandrin, prenez ce papier. (*M. Flandrin prend le papier.*) En le présentant à échéance, vous aurez le droit de forcer le critique du *Charivari*, — sans qu'il puisse exiger de vous aucune rémunération,—à vous donner toutes les séances nécessaires pour l'exécution de son portrait. Il devra être en pied ou équestre au choix du modèle. Une fois terminé, nous vous armons d'un plein pouvoir pour le lui faire accepter par toutes les voies légales et même au besoin par la force.

Messieurs la séance est levée.

Et mon Salon est fini !

LOUIS LEROY.

Le proverbe du zouave.

Voici, pour ceux qui aiment ce genre de nourriture, un calembour par à peu près qui pourrait au besoin servir de légende à une des nombreuses caricatures engendrées par la paix. (Avis aux dessinateurs sans ouvrage.)

Un zouave ôte sa veste avec un dépit mal déguisé :

— Tu as l'air tout chose, lui dit son camarade. — Que veux-tu, mon vieux, comme dit cet'autre :

L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté.

Émotions de Bourse, — par Cham.

La hausse et la baisse.

Un monsieur qui trouve que la Bourse est une bien belle invention.

Un autre monsieur qui ne partage pas cette manière de voir.

La Bourse monte, monte si haut, qu'on ne peut pas la suivre.

Un appel aux actionnaires.

Ce n'est pas le tout que d'avoir le sac, il faut encore prendre garde qu'il ne crève.

La journée a été bonne.
Monsieur trouve tout beau dans la nature, même les marronniers de la place de la Bourse.

Ça ne va plus aussi bien.
Mais il dit qu'il se rattrapera.

Ça va encore plus mal.
Plus d'argent et bientôt plus de cheveux.

— Allons, allons, ne soyez donc pas timides comme ça pour aller demander vos étrennes cette année; vous devez en avoir l'habitude depuis le temps!

UN MARIAGE EN 1959

Le matin du 1er mars 1959, Jean-François Canivet, ayant entr'ouvert les yeux, se mit à réfléchir sur sa situation.

— J'ai trente-six ans, se dit-il, dix mille francs de rente, un bon estomac, j'ai usé et abusé de la vie de garçon, je m'ennuie de la solitude; ma foi, je vais me marier ce mois-ci! Ce disant, Jean Canivet sauta à bas de son lit et se mit en devoir de procéder à sa toilette. — Voyons un peu, à quel bureau vais-je m'adresser? A la société de la *Tourterelle*, à la compagnie de la *Torche nuptiale* ou aux *Unions assorties?* Non, tout bien considéré, le meilleur de tous les entrepreneurs, c'est encore le fameux M. Conjungo, dont les aïeux ont créé cette industrie qui aujourd'hui a centralisé entre ses mains les cœurs des trente-huit arrondissements de Paris. Allons donc chez M. Conjungo!

Une demi-heure après, Canivet faisait son entrée dans la maison Conjungo

et compagnie. Arrivé au premier étage, il sonna, et un laquais galonné vint lui ouvrir.

— Que désire monsieur ? Est-ce pour projet de mariage, signature de contrat ou démarches en séparation ?

— Pour projet de mariage, répondit Canivet, s'étonnant, à part lui, que la même administration se chargeât de lier d'un côté et de délier de l'autre.

—Fort bien, monsieur. Premier corridor à gauche, deuxième couloir à droite, huitième porte, salon M.

Canivet s'aventura à travers les dédales de cet immense appartement. Arrivé à la porte du salon M, il reçut d'un second domestique le numéro 72 et fut introduit dans une vaste pièce meublée avec recherche.

Canivet s'installa dans un fauteuil, prit sur la table un exemplaire du *Charivari* et passa quelque temps à considérer les croquis de Cham IV et de Daumier III, les dessinateurs à la mode de 1959. Cet examen terminé, il consacra une autre demi-heure à compter les fleurs de la rosace du plafond, puis un quart d'heure à friser sa moustache et à contempler le bout de ses bottes en caoutchouc durci. Las enfin de cette attente muette, il se décida à adresser quelques mots à son voisin, petit vieux de cinquante-six ans environ.

— Pensez-vous, monsieur, que nous devions attendre longtemps encore? J'ai le numéro 72.

— Non, une petite heure tout au plus ! Il n'y a presque personne aujourd'hui. A ma dernière il y avait trois fois autant de monde que cela.

— Ah ! monsieur a déjà ?...

— J'ai déjà convolé six fois et j'ai eu la douleur de survivre à mes six épouses. Cela tient, du reste, à un goût particulier pour les femmes délicates ; mais cette fois je suis bien résolu à essayer d'une Alsacienne solidement constituée, car je n'aime pas le changement. La maison Conjungo a justement en ce moment un assortiment très-varié. Monsieur est-il pour l'Alsacienne?

— Non, monsieur ; je préfère la Parisienne sémillante.

— Ah ! monsieur, croyez-moi, la Parisienne est diablement chanceuse. Moi, qui vous parle, j'en ai fait deux fois l'expérience, et vraiment je...

— Numéro 72 ! cria la voix de l'huissier.

Canivet se hâta de planter là le Barbe-bleue systématique et fut introduit dans le cabinet de M. Conjungo.

Après l'échange ordinaire des politesses, M. Conjungo prit le premier la parole :

— Monsieur désire se marier ?

— Oui, monsieur ; je voudrais...

— Mariage d'intérêt, de raison ou d'inclination ?

— Mais je ne comprends pas trop comment je pourrais faire un mariage d'inclination en ne connaissant pas...

— Monsieur, nous appelons ainsi, par opposition au mariage d'intérêt qui se traite par chiffres, celui où la pratique tient à choisir. Monsieur a-t-il des préférences ?

— Parbleu !

— Mariage d'inclination alors ! Blonde, brune, châtaine ou rousse ?

— J'adore les blondes.

— Ah ! ah ! les blondes sont très-demandées pour le quart d'heure, et je vous préviens qu'une hausse considérable... Mais n'importe... Monsieur tient à l'âge ?

— Vingt-cinq ans au plus.

— Très-bien. Blonde, jeune. (Et il se mit à remplir les blancs d'une feuille imprimée.)

— De la fortune ?

— Une aisance ordinaire.

— De la noblesse ?

— Peuh !

— Pas de noblesse, parfait !... De la santé ! oui. De l'éducation ? oui ! Monsieur est-il fixé sur le pays ?

— Mais une Parisienne me semble...

— Parisienne... Serait-il égal à monsieur que sa femme boitât légèrement ? Nous avons en ce genre des partis superbes, et cela ne se voit presque pas.

— Merci bien ! Je n'entends pas que...

— Mais une épaule un peu plus haute que l'autre ? J'ai précisément une blonde ravissante qui... en lui donnant le bras de l'autre côté cela dissimulerait.

— Du tout ! Je veux une femme parfaitement droite.

— C'est différent. (Et M. Conjungo fixa Canivet avec attention.) Le prix que monsieur veut mettre ?

— Comment, le prix ?

— La fortune de monsieur si vous préférez ?

— Dix mille livres de rente.

— Hum !... Des espérances ?

— Non, aucune.

— Diable ! Monsieur est vacciné ? bien. Bachelier ? pas bachelier ! Diantre ! Monsieur est dans les affaires ?

— Je vis de mes revenus.

— Permettez-moi de vous faire observer que dix mille francs sont un mince avoir, eu égard aux prétentions...

— Je compte, une fois marié, me créer une occupation.

—C'est possible, mais en attendant... Enfin ! (M. Conjungo sonna un timbre électrique ; un domestique parut). Apportez le cahier des blondes, Paris, taille moyenne, dans les six pouces, dix-huit à vingt-cinq, soixante mille de dot.

Le domestique rentra quelques secondes après, apportant un gros cahier.

— Si monsieur veut faire son choix, dit Conjungo en tendant l'in-folio à Canivet.

Celui-ci ouvrit le volume qui était rempli de photographies. Après avoir feuilleté quelque temps, il s'arrêta à un visage fort séduisant qu'il montra à son interlocuteur.

— Bigre ! fit M. Conjungo, vous vous y connaissez. Mais, pardon, j'avais oublié de vous consulter sur le caractère. Êtes-vous pour la mélancolie, vous ?

— Dame ! ni trop gaie ni trop triste.

— Conjungo retourna le portrait et lut couramment ces mots écrits au revers en signes hiéroglyphiques.

« 23 ans et demi, fille de négociant, a eu dans sa famille deux capitaines de la garde nationale, éducation soignée, a appris l'anglais par la méthode Robertson. Caractère porté à la rêverie. Ne joue pas de piano, mais fait des vers. »

—Cela me convient d'autant plus que moi-même je suis un peu poëte.

— Il vaudrait mieux savoir compter. Les quatre règles, la tenue des livres et le maniement des affaires de bourse sont trois conditions *sine quibus non* posées par le père de la jeune fille... Je vais lui écrire. En sortant, passez à l'atelier pour qu'on vous tire votre portrait. C'est égal, si vous voyiez ma cliente qui a une épaule plus haute que l'autre... quels yeux ! quelles dents ! et un avenir ! oncle paralytique et tante asthmatique ; trois cent mille écus en perspective ; mais, puisque vous ne voulez pas, n'en parlons plus ! Vous connaissez les conditions de la maison : 5 0|0 sur la dot, ou en comprenant les frais possibles d'une séparation future... Vous préférez sans la prime de séparation ? A votre gré..

Canivet allait sortir quand il se ravisa :

— Vous ne m'avez pas parlé de la vertu ?

— Monsieur, fit majestueusement l'entreprenenr, la maison Conjungo garantit tous ses produits!

Sur cette réponse antique Canivet partit.

Le lendemain il eut avec sa future une entrevue, et après quinze jours passés à faire des multiplications et des divisions, il épousait devant le maire du 32e arrondissement Mlle Laure-Hermance Dubouchard.

Six mois après, il se retrouvait dans le salon Conjungo avec le petit vieux. Celui-ci revenait chercher une huitième moitié, son Alsacienne fortement constituée lui ayant joué le mauvais tour d'attraper une fluxion de poitrine.

Quant à Canivet, il venait plaider en séparation.

— Je vous avais prévenu, lui dit M. Conjungo ; vous n'avez pas voulu accepter le 7 0/0.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que son caractère, sa conduite...

— Nul ne peut répondre de l'avenir. Les cheveux blonds, d'ailleurs, sont très-sujets à caution depuis quelque temps.

— Ils étaient faux ! soupira l'infortuné Canivet.

— Monsieur, un étranger ne doit pas entrer dans ces détails ; à l'époque où l'on s'adorait avant de s'épouser, on ne ne s'en séparait pas moins, au contraire. Vous avez eu un mauvais numéro ; c'est à refaire : dans quinze jours la loi sur le divorce sera rétablie. J'ai justement une brune adorable dont la taille est légèrement déviée, que je vous recommanderai comme une perle !

Canivet, courroucé, rentra chez lui, divorça et resta garçon jusqu'à la fin de ses jours, relisant pour se consoler les vers d'Alfred de Musset, un poëte du temps où le verbe *aimer* n'avait pas encore été remplacé définitivement dans le dictionnaire français par le verbe *acheter*.

PIERRE VÉRON.

Une fresque.

B..., jeune rapin qui a plus de brasserie que de talent, était parvenu, à force d'intrigues, à se faire choisir de confiance et sur parole par le duc de L... pour décorer à fresques la salle à manger de son château du Berry.

Une fois le contrat passé cependant, le gentilhomme eut des scrupules et demanda à voir d'abord quelques toiles qui le rassurassent un peu sur l'avenir de sa salle à manger. Le jeune croûton croûtonnant n'eut garde de se faire prier et mena triomphalement dans son atelier le Mécène, qui n'eut pas de peine à se convaincre de l'*école* qu'il venait de faire.

Toutefois il conserva tout son sang-froid au milieu de cet océan de barbouillages.

— Comment s'y prend-on pour le travail des fresques ? lui demanda-t-il tranquillement.

— C'est fort simple, répondit le jeune espoir du réalisme : on blanchit d'abord la muraille et on exécute les peintures après.

— Parfait, dit M. de L..., eh bien ! si cela vous est égal, voici le prix convenu, vous exécuterez les peintures d'abord et vous blanchirez la muraille après.

Comment as-tu donc fait pour engraisser comme ça depuis un an?
— Ma chère, l'embonpoint... c'est comme l'amour... ça vient sans qu'on y pense.

Au bal de l'Opéra. — Ah çà ! on n'aura donc pas bientôt fini de coucher tous ces enfants-là !

Regrettant vivement qu'on ait donné tant de ballons en étrennes à son fils.

LES BÊTES DU JARDIN DES PLANTES

Ce mot : *les bêtes du Jardin des Plantes*, n'éveille chez la majorité des Parisiens d'autre idée que celle d'un certain nombre d'animaux pensionnés et nourris par le gouvernement comme échantillons des différents règnes zoologiques du globe. Pour la minorité, c'est-à-dire la partie intelligente de notre département, — comme des autres d'ailleurs, — les bêtes du Jardin des Plantes ne sont pas toutes parquées au delà des entourages de bois qui leur servent de prisons, le plus grand nombre même est resté en deçà.

Je ne sais si je m'explique clairement, mais l'opinion que j'ai la prétention d'exprimer est qu'entre le visiteur et l'animal, le plus bête des deux n'est presque jamais celui qu'on pense.

Ce paradoxe, injurieux au premier

abord et même au second pour la société française, perdra beaucoup de son inconvenance si l'on veut bien réfléchir aux classes spéciales d'individus qui hantent habituellement ce jardin public, l'Eldorado du provincial et le paradis de la nourrice sur lieux.

Chroniqueurs à court de nouvelles à la main, conteurs à bout de calembredaines, chasseurs de naïvetés, vous pouvez être sûr de trouver là de quoi renouveler votre provision. Le Jardin des Plantes est le rendez-vous des réflexions invraisemblables et le conservatoire du coq-à-l'âne.

Rien n'est curieux comme d'entendre les réflexions saugrenues qui jaillissent, les dialogues étranges qui s'établissent entre les promeneurs devant certaines cages.

Je m'étais arrêté, il y a quelque temps, devant la rotonde où l'éléphant donne depuis une trentaine d'années sa représentation journalière, toujours la même. Le public au milieu duquel je me trouvais était composé de types assez tranchés pour qu'à leur seule conversation il me fût facile de les reconnaître et de les classer selon leurs professions et leurs caractères avec la sûreté, sinon avec le style de Buffon.

Voici les lambeaux d'érudition qu'il me fut donné de recueillir :

UN MOUTARD, *à sa bonne.*

Est-ce vrai, Toinette, qu'il vous jette des pierres à la figure quand on lui dit qu'il est vilain ?

LA BONNE.

Je ne sais pas, moi ; nous demanderons à madame en revenant.

UN SAVANT.

Cela paraît prouvé, mon petit ami ; l'éléphant, qui est originaire d'Asie, possède une sensibilité nerveuse et une intelligence extrêmement développées.

UN MENTEUR.

Si je vous racontais ce que j'ai vu, de mes yeux vu à ce sujet dans mes voyages, vous ne le croiriez pas,

LE SAVANT.

C'est d'ailleurs un animal fort utile. Les anciens s'en servaient dans toutes leurs guerres et s'en trouvaient bien.

UN PROVINCIAL.

Pourquoi au fait n'en enverrait-on pas en Italie ? Je suis sûr qu'ils y rendraient de grands services.

UN LOUSTIC.

On y avait pensé, mais on a eu peur qu'ils ne missent l'*éléphantiasis* dans l'armée.

UN GOGO.

L'observation de monsieur est pleine de sens.

LE MOUTARD.

Oh ! regarde donc, Toinette, ce gros animal qui a une tête de veau, qu'est-ce que c'est donc ?

LA BONNE.

Nous le demanderons à madame... Ah ! j'y suis ! c'est l'Hippotan.

LE SAVANT.

Vous voulez dire l'hippopotame, des deux mots grecs *ippos* et *potamos*, *o ippos tou potamou*, cheval de fleuve, parce qu'il se plait généralement dans...

LE LOUSTIC.

C'est égal, je voudrais bien avoir une bête comme ça. Je la mettrais sur mon étagère.

(*Éclats de rire prolongés*).

LE MENTEUR.

Quand j'étais au Gabon, dans l'Amérique du Sud, j'eus occasion de chasser l'hippopotame ; je faillis même devenir victime de mon imprudence.

LE PROVINCIAL.

Comment cela ?

LE MENTEUR.

Nous partîmes au milieu de la nuit en nombre assez considérable. Déjà nous étions sur le bord de la rivière où la présence du gibier nous avait été signalée. Tout à coup j'entends du bruit dans les roseaux, je m'apprête à faire feu; mais, avant que j'aie eu le temps d'ajuster, l'animal saute sur moi, et, ouvrant sa gueule formidable, d'une seule bouchée il engloutit mon fusil jusqu'à la crosse.

LE PROVINCIAL.

Il en mourut sans doute.

LE MENTEUR.

Ah ! bien oui ! il continua son chemin comme si de rien n'était, et avala successivement les armes de treize de mes compagnons.

LE LOUSTIC.

Peut-être avait-il servi dans les zouaves?

LE PROVINCIAL.

C'est bien extraordinaire.

LE MENTEUR.

C'est authentique. J'ai encore le fusil chez moi.

LE GOGO.

J'avais cru jusqu'ici que l'hippopoame était un poisson de mer.

LE LOUSTIC.

Il est de mer et de rivière, comme le saumon.

LE SAVANT, *au menteur.*

Il s'est glissé dans votre récit une erreur matérielle : le Gabon est dans l'Afrique centrale et non dans l'Amérique du Sud.

LE MENTEUR.

Vous croyez? Ah ! je me le rappelle en effet, je m'étais trompé de partie du monde. C'est un lapsus, un simple lapsus.

LE MOUTARD, *s'accrochant au tablier de sa bonne.*

Allons voir les ours! Allons voir les ours!

LA BONNE.

Tu sais bien que madame te l'a défendu expressément ; elle dit comme ça qu'on peut très-bien tomber dans la fosse.

LE PROVINCIAL.

C'est exact ; j'ai lu dans le journal de mon département que dernièrement ces messieurs avaient étouffé deux enfants dans la même semaine, les deux frères.

LE GOGO.

Quel désespoir pour les parents !

LE LOUSTIC.

Aujourd'hui, s'ils étouffent, ce ne sera guère que de chaleur.

LE MOUTARD.

Toinette, viens aux lézards alors... Oh ! regarde donc ce joli petit-là, comme il a le museau pointu.

LE PROVINCIAL.

C'est l'ami de l'homme.

LE GOGO.

Prenez garde, mon petit ami, il n'aurait qu'à lancer son dard.

LE SAVANT.

Le saurien ne sécrète aucune liqueur venimeuse ; il a même sa raison d'être dans les jardins dont il dévore les insectes.

LE MENTEUR.

Dans les pays infestés de serpents, il sert aussi à avertir les habitants de la présence du boa. A Singapour, je dormais un matin sur mon canapé le plus paisiblement du monde, tout à coup je me sens tiré par la manche de ma veste. Je me réveille en sursaut. . personne... Je me rendors, nouvelle secouse. Cette fois je regarde plus attentivement autour de moi... et qu'est-ce que j'aperçois?...

LE GOGO.

Nena Sahib?

LE MENTEUR.

Non, un petit lézard gris-perle qui me regardait avec des yeux suppliants. Au même instant les miens tombent sur un boa monstrueux qui était en train d'escalader ma fenêtre.

LE PROVINCIAL.

Vous le tuâtes ?

LE MENTEUR.

Vous avez dit le mot ; j'en ai même fait don au muséum de Bordeaux, ma ville natale.

LA BONNE, *au moutard.*

Regarde donc, Guguste, il y avait un lion dans cette cage-là tout à l'heure, où peut-il être passé?

LE MOUTARD.

Je ne sais pas, moi. Dis donc, Toinette, s'il s'était échappé ! hein?

LE SAVANT.

Vous voyez bien que c'est l'heure de son repas. Généralement les animaux carnassiers ne prennent de nourriture qu'une fois par jour.

LE MENTEUR.

C'est qu'on a vu ça, des bêtes qui sortaient de leur cabane et qui venaient manger le monde.

LE GOGO.

Serait-il vrai ?

LE MENTEUR

Et il n'y a pas si longtemps encore : En 1848, toutes les grilles ayant été ouvertes, la ménagerie a fait irruption dans les rues de la capitale et jeté la terreur dans les environs. Je vivrais cent ans, que je n'oublierais jamais ce moment-là.

LE LOUSTIC.

Je me rappelle même un léopard qui chantait la *Marseillaise.*

LE GOGO.

N'est-ce pas alors qu'un serpent à sonnettes élut domicile dans une cave de la rue Lacépède?

LE MENTEUR.

Précisément.

LA BONNE, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu !

La simple campagnarde s'enfuit précipitamment d'un côté tandis que ses interlocuteurs allaient d'un autre continuer leur cours d'histoire naturelle. Quant à moi, qui avais joué dans cette conversation le rôle muet de deux philosophes du tableau de Thomas Couture, je ne pus que murmurer :

« Maintenant que je sais ce que nous disons des bêtes du Jardin des Plantes, je voudrais bien savoir ce qu'elles disent de nous. »

HENRI ROCHEFORT.

Un rapt involontaire.

Presque toujours, au fond des affaires de cour d'assises, comme dans les drames du boulevard du crime, il y a une partie comique.

Un homme était accusé d'avoir volé un cheval.

— Moi, voler, monsieur le président, pour qui me prenez-vous ? Mon patron venait de m'envoyer faire une commission, je trouve dans une rue extrêmement étroite un cheval qui la barrait entièrement ; je vais pour passer par derrière, on me crie : — Prenez garde ! il rue ; vous allez recevoir un coup de pied. Je voulus passer par devant, on me dit : — Prenez garde ! il mord, vous allez recevoir un coup de dent. Pour ne pas être mordu ni estropié, je me vis donc obligé de passer par-dessus. Je pose le pied dans un des étriers et je passe une jambe. Mais ne voilà-t-il pas que le diable d'animal prend le mors aux dents et m'emporte à deux lieues plus loin où j'étais encore lorsqu'on m'a arrêté. Je vous demande un peu si cela s'appelle voler un cheval?

Croquis de carnaval, — par Cham.

— Auras-tu bientôt fini, méchant polisson!
— J'ai fini. Madame désire s'en servir?

— Je t'aime! je voudrais être seule avec toi dans le fond...
— D'un désert?
— Non, d'un bon restaurant.

— Dites donc, mon cher, vous feriez pas mal de prendre un parapluie!
— Vous croyez?
— Dam! vous vous êtes mis le soleil à dos.

— Imbécile de cocher. Vous deviez bien supposer que c'était sur les boulevards que vous deviez nous mener.
— Dame! je vois un ours, je le mène naturellement au Jardin-des-Plantes.

Croquis de carnaval, — par Cham.

— Ah çà! mais, c'est donc un omnibus que le cœur de cette petite-là?
— Oui, seulement il n'y a jamais : *complet*.

— Monsieur, vous m'inspirez de la confiance; sauvez-moi des dangers que court ma vertu au bal masqué; emmenez-moi bien vite.
— Chez vos parents?
— Non, au restaurant.

— Un Bavarois! merci! J'ai pas envie de rentrer à pied! Monsieur ne veut plus qu'on se serve de ses chevaux!

— Tu vas acheter ce bâton de sucre de pomme pour que Bébé ne suce pas toujours son pouce.

Croquis de carnaval, — par Cham.

— Viens donc souper!
— Je ne peux pas! ce diable de bébé ne veut pas me quitter, sous prétexte qu'il a perdu sa bonne.

— Tenez, mon cher! Cela vous apprendra, une autre fois, à vous adresser à une femme du monde comme moi.

— Ze veux faire zouzou, moi, na!
— Jou-joux, où cela?
— Zou-zou à la Bourse, na!
— Diable! je crains qu'il ne soit un peu cher à amuser, ce bébé-là!

A LA COURTILLE.

— Nous serons bien mal placés ce soir!
— Tu crois?
— Oui, mon cher! le ruisseau est déjà plein de monde.

Croquis de carnaval, — par Cham.

— Ne trouves-tu pas qu'ils me vont bien, les costumes de dragon?
— Oui, ma chère! excepté un... celui de dragon de vertu!

— Vois donc le bœuf gras, ma chère! Nous l'emportons de beaucoup sur lui comme première catégorie.

Le bœuf gras se mettant à frétiller d'une manière terrible, l'organisateur du cortége ayant eu l'imprudence de lui placer l'*Amour* de Michelet sur le dos.

Le bœuf gras commençant à être peu rassuré sur l'avenir.

L'INSPECTEUR DES ARBRES DU BOULEVARD. — Mes petits amis, si vous ne vous dépêchez pas d'avoir des feuilles, on va vous déshabiller pour vous donner le fouet.

LES PAYSAGISTES EN VOYAGE

(Cette églogue se passe à Isigny en Caux.)

MOLIN.

Quel délicieux hameau ! on voudrait l'habiter. Ces chaumières entourées d'arbres sont d'un effet ravissant. La concorde et la paix sont ici chez elles.

GAMBARD.

Tu tournes au bucolique... Mauvais signe : tu ne travailleras pas aujourd'hui.

CHIFFONNET.

Quand il fait de la poésie en paroles, il ne fait jamais de peinture en action.

MOLIN.

Qu'importe ! j'observe, j'analyse, j'amasse des souvenirs, j'étudie en dedans.

CHIFFONNET.

J'appelle ça flâner d'après nature.

GAMBARD.

Chiffonnet, viens donc ; un *motif* délicieux : une vieille grange au toit moussu et à moitié enfoncé.

CHIFFONNET.

Oui, c'est gentil. Molin, à la besogne.

MOLIN.

Un instant, je peux trouver mieux. Vous êtes toujours pressés, vous autres. (*Il s'assied et bourre sa pipe.*) Pourquoi ne pas se fixer ici? je vous le demande. On y vivrait pour rien au milieu de villageois doux et hospitaliers. Les sujets de tableaux abonderaient. L'été, nous aurions les travaux des champs, mine féconde pour des peintres de genre. L'hiver, les veillées dans l'étable, la senteur des foins, les grands bœufs qui ruminent en vous regardant gravement, le bourdonnement des rouets qui tournent, puis quelque histoire bien effrayante et bien naïve. Ici, je le sens, le travail me serait facile. (*Il se couche sur le dos.*)

CHIFFONNET.

C'est singulier, on ne voit pas un chat dans le pays.

GAMBARD.

Tous les habitants sont aux vêpres.

UN JEUNE NATUREL *s'approchant avec timidité.*

M'sieu, donnez moi-z-en pour un sou.

CHIFFONNET, *avec bonté.*

De quoi, mon ami?

L'ENFANT.

Donnez-moi-z-en pour un sou.

CHIFFONNET.

Pour un sou de quoi, jeune Athénien?

L'ENFANT.

De ça. (*Il montre la boîte à couleurs*).

CHIFFONNET, *lui donnant un vieux tube.*

Tiens, voilà. Si ça peut t'aider à devenir un grand peintre, sois-le. (*Le petit indigène se sauve sans remercier.*) Cet aspirant au crétinisme est mal élevé.

MOLIN.

J'aime cette candeur. La malhonnêteté est une vertu si naturelle.

(*D'autres enfants s'approchent et finissent peu à peu par entourer les paysagistes. Dans le lointain on aperçoit le moutard au tube défendant sa propriété contre de jeunes amis empressés de la lui voler. Heureusement le bon droit est le plus faible.*)

UN ISIGNOIS DE QUINZE ANS.

Tiens! c'est des *désigneux!* Eh! Claude, viens donc voir les hommes!

CLAUDE.

Quoi qui vont faire?

UN JEUNE NORMAND, *étranger aux beaux-arts.*

Pardié, des tours comme à la foire de Fécamp. Pas, l'homme, vous allez faire des tours, bé sûr?

CHIFFONNET.

Oui, mais en attendant, ôte-toi de là; tu bouches mon rayon visuel.

CLAUDE.

Qué qu't'y bouches?

— Sais point. (*Les enfants, après avoir regardé curieusement l'attirail des peintres, ont une grande propension à toucher à tout.*)

CHIFFONNNET, *voyant son outremer s'égarer.*

Veux-tu laisser cela, toi?

CLAUDE.

Pour voir un brin.

CHIFFONNET.

On regarde et on ne touche pas. Dis donc, Gambard, il me serait assez doux de décimer cette peuplade.

GAMBARD.

Seigneur, Seigneur, ne laissez pas venir à moi les petits enfants!

CLAUDE *à Molin.*

M'sieu, prêtez-moi votre pipe.

MOLIN.

Mon ami, je vais te prêter mon pied quelque part si tu continues à être indiscret. (*Les paysans commencent à sortir de l'église.*)

UN VIEUX *qui a couru le monde.*

Je vois c'que c'est : y z'allions *dessignaler* le toit à porcs de la mère Pichou. A'vous vu la maison du maire?

GAMBARD.

Non, pas encore.

LE VIEUX.

C'est ça qu'est beau ! tout neuf avec un toit en ardoises.

CHIFFONNET.

Ah ! il y a un toit en ardoises ?

LE VIEUX.

De toute beauté. En usais-vous.

CHIFFONNET.

Non, merci.

LE VIEUX.

C'est point pour vous insultait.

CHIFFONNET.

Je le suppose, homme vénérable.

CLAUDE.

Quein, l'dézigneux qu'appellions le père Timothée homme vénérable. (*Tous les paysans rient aux éclats.*)

GAMBARD.

Dites donc, vous autres, vous vous mettez devant moi, et je ne vois plus la maison de la mère Pichou.

UNE VOIX.

On n'étiont donc point libre à Isigny !

MOLIN.

Allons, voyons, reculez-vous un peu.

CLAUDE.

Pourquoi donc qui n'tiront point la maison du maire ?

MOLIN.

C'est qu'apparemment ils préfèrent un autre toit à porcs. (*La finesse de ce propos passe inaperçue.*)

TIMOTHÉE *à Molin.*

En usais-vous ? il étiont tout frais.

MOLIN.

Non, merci.

CLAUDE.

Y n'vouliont point de vot' tabac, père Timothée.

UNE VIEILLE FEMME.

C'étiont-t'y bête c'métier-là ; à quoi qui serviont ?

CLAUDE.

A rin. Y s'moquiont des paysans.

LE TAMBOUR.

Bé sûr, faudrait qui z'alliont voir la maison du mâre.

GAMBARD.

Pour l'amour de Dieu, laissez-nous tranquilles avec la maison du maire.

LA VIEILLE, *sournoisement.*

C'étiont tous des gens comme ça qui mettiont le feu en 29. Des brûleux de maisons, quoi !

CHIFFONNET.

Éloignez-vous, ou je me fâche à la fin.

LE MEUNIER.

Y vouliont s'fâcher, c'gros-là ; fâche-toi, mon homme.

TIMOTHÉE, *leur offrant du tabac d'un air narquois*

Vous n' n'usais point ?

GAMBARD.

Non, non, mille fois non. (*Rire général.*)

LA VIEILLE.

Aviont-y des papiers, tant seulement. C'étiont des vacabonds, des incendieux?

L'ADJOINT.

Ces messieurs sont en règle ?

CHIFFONNET.

Monsieur est gendarme ?

CLAUDE.

Il étiont l'adjoint.

CHIFFONNET.

Ah ! tant mieux ! alors faites donc retirer un peu vos administrés.

L'ADJOINT.

Sont chez eux, ici.

MOLIN.

Ce n'est pas une raison pour gêner les voyageurs.

L'ADJOINT.

Y n' vous gêniont point.

CHIFFONNET.

Dis donc, Gambard, l'étude de la nature commence à me fatiguer. Cette *jacquerie* est insupportable.

GAMBARD.

Oui, partons. Je me sens des envies de tomber à coups de pique sur ces goîtreux.

LE MEUNIER.

Oh ! j'voulons bé voir çà ; on rirait tout d'même.

LES PAYSANS.

Y s'en iront, y s'en iront point.

LA VIEILLE.

Ugène, mon houme, vas-y chercher les gendarmes.

GAMBARD, *dans sa barbe.*

Triples brutes ! un motif superbe ! Allez jouer aux boules et laissez-nous tranquilles.

LE TAMBOUR.

Quien ! qui z'y veniont jouer aux boules avec nous. (*Bruyantes hilarités.*)

CHIFFONNET.

Ah ! ma foi, j'y renonce. (*Les paysans commencent à se pousser et à se battre autour des paysagistes.*)

GAMBARD.

Allons, gare ! (*Il fait le moulinet avec sa pique.*)

CLAUDE.

C'étiont des bâtonnisses de Rouen ; y z'allionl commencer leurs tours. (*Les peintres plient bagage tristement et se disposent à partir.*)

TIMOTHÉE.

Y vont voir la maison du maire.

LA VIEILLE.

Faut point, pour la brûlait !

GAMBARD.

Vieille sorcière ! si nous étions au moyen âge, j'allumerais bien ton bûcher, à toi.

LA VIEILLE.

Oh ! les gueux ! y voulion flamber mon bûcher. Ugène, mon houme, faut les arrêter. Tombe d'sus !

UGÈNE, *sans bouger.*

Oui, oui, faut les arrêter.

GAMBARD.

Le premier qui me touche, je le coupe en deux. (*Moulinet.*)

CHIFFONNET.

Allons, allons, Gambard, partons et laissons ces sauvages. (*Tout le village les suit en poussant des cris.*)

LA VIEILLE.

Y z'allionl met' le feu aut part.

CLAUDE.

Oh ! eh ! les dézigneux ! oh ! eh ! (*Les pierres commencent à pleuvoir sur les peintres.*)

CHIFFONNET.

Pressons le pas, ces gredins-là vont nous lapider. (*Il lui arrive une pierre dans le dos.*) Tiens, sans ma boîte ils me fêlaient une omoplate.

GAMBARD, *faisant un retour offensif et attrapant Claude par les deux oreilles.*

Petite canaille ! c'est toi qui nous jettes des pierres ?

CLAUDE.

Non, m'sieu, non, m'sieu ; j'sais point les jeter. Lâchais-moi, j'ons jamais fait d'mal à un poulet. (*Il pleure*)

CHIFFONNET.

Abandonne-le à ses remords et gagnons Fécamp.

GAMBARD.

Dis donc, Molin, tu ne dis pas adieu à ce séjour de paix et de tranquillité ? O nature !...

MOLIN

Si j'étais préfet de la Seine-Inférieure... je voudrais être le Néron d'Isigny ! Je le brûlerais en pinçant de la harpe !

VOIX DE CLAUDE DANS LE LOINTAIN.

Oh ! eh ! les dézigneux ! oh ! eh !

LOUIS LEROY.

Souvenirs de l'armée d'Italie, — par Cham.

— Tu crois que c'est deux tambours-majors qui s'sont battus dans ses cheveux?
— Mais, imbécile, tu vois donc pas qu'ils y ont laissé leurs cannes.

— Ça, c'est les chevaux du pays? avec des oreilles comme ça?
— Mais certainement que c'est des chevaux, des chevaux qu'ont manqué leurs études, voilà tout!

— Ce brave Autrichien! il doit trouver que j'ai gagné pour les manières depuis quelques jours.

— Mon bourgeois, c'est des blagues au sujet des brigands, des Fra Diavolo; mon régiment a été partout en Italie, il n'a jamais été arrêté par personne!

Souvenirs de l'armée d'Italie, — par Cham.

— Cré nom! sont-ils mal chaussés, ces Italiens! Jamais de la vie on ne se douterait que c'est une botte leur patrie!

— Mon capitaine, faut pas croire que je me suis boissonné, c'est un jettatore qui m'a regardé avec son œil, ça m'a mis dans c't état-là!

— Dis donc! elle a mis la nappe sur sa tête!
— Eh bien?
— Eh bien! elle a peut-être envie de nous y payer une bouteille!

— C'est z'assommant d'être grosse-caisse! Voilà deux mois que je suis z'en Italie et je n'ai rien vu, grâce à mon diable d'instrument qui me bouche la vue de tout!

Souvenirs de l'armée d'Italie, — par Cham.

— Est-ce que ce polisson de soleil d'Italie prend nos figures pour des têtes de pipes, qu'il se permet de nous culotter comme ça?

— C'est z'un sergent de la garde dans l'antiquité!

— Un soldat de la garde! Comment qu'on les habillait donc dans la ligne?

— C'est dégoûtant, y paraît que c'est plein de peintres c'te Italie. Raphaël, Corrége, Michel-Ange, il y a pas un de ces gaillards qui soit venu au camp faire notre portrait pour nous remercier.

— Abbrend-moi l'exercice à la payonnette.

— Impossible, cher ami, c'est z'un secret d'État.

— De quel étate?

Parbleur! de l'état de zouave!

Souvenirs de l'armée d'Italie, — par Cham.

— Je me suis fabriqué un gourbi; on se couvre de feuillage! ça change un peu! On ne peut pas toujours se couvrir de lauriers.

— Je m'appelle Pepita Catarina Santanelli.
— Très-bien, chère amie, je t'appellerai alors Françoise, çà m'est plus commode.

— C'est un des produits de l'Italie, c'est de la mozaïque!
— Bigre! mon pantalon de corvée commençait à prendre de la valeur alors dans ce pays-ci.

— Eh bien, Lolote, tu es contente d'avoir vu les zouaves; tu as toujours envie d'en épouser un?
— Non, papa, j'ai changé d'idée, j'ai envie d'en épouser deux!

Modes de 1860. — Plus moyen de se donner la main!!!

LONGCHAMP EN 1859

COMÉDIE EN PLUSIEURS SCÈNES

SCÈNE PREMIÈRE

(Chez le baron de M... Un de ses amis vient le voir.)

LE PETIT VICOMTE DE B..., *entrant.*

Bonjour, cher. Comment ça va-t-il ce matin ?... Allez-vous à Longchamp malgré ce vilain temps ?

LE VICOMTE.

Qu'étalerez-vous de neuf cette année ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en sais trop rien encore. Les redingotes à manches à gigots, c'est bien passé de mode ; les pardessus gris avec pèlerine, ça n'est pas très-nouveau.

LE VICOMTE.

Oh ! non ; car tous les cochers en portent ; et nous devons reconnaître que ce sont eux qui en ont eu en premier.

LE BARON.

Tout ce que j'ai là me déplaît, et j'ai écrit à mon tailleur pour qu'il m'envoie quelque chose de sa façon... Tenez, justement on sonne, je suis sûr que c'est lui.

LE TAILLEUR, *entrant.*

Pardon, monsieur le baron, si je me suis fait attendre.

LE BARON.

Voyons! que m'apportez-vous?

LE TAILLEUR.

Voici deux manteaux d'hiver!... Ce sera très-bien porté cet été.

LE BARON, *regardant bien.*

Mais c'est un manteau de cocher d'omnibus!

LE VICOMTE, *regardant l'autre.*

Et ça un manteau de charretier!

LE TAILLEUR.

Soyez tranquille, ça sera très-bien porté; quand les charretiers verront que vous vous habillez comme eux, ils s'empresseront bien vite d'adopter un autre costume. Et puis, du reste, vous savez, la manière de porter un vêtement fait tout.

LE BARON, *à son ami.*

Il a raison. Eh bien, nous sortirons aujourd'hui avec ce vêtement; je vous prête le manteau de cocher d'omnibus, et moi je prendrai l'autre.

SCÈNE II

A Longchamp.

(Deux grandes dames passent à côté de deux dames nommées à tort *biches*, car elles n'en ont pas la timidité.)

PREMIÈRE GRANDE DAME.

Regardez donc ces deux femmes. (*Elle montre les biches.*)

DEUXIÈME GRANDE DAME.

C'est une horreur!... Je crois qu'elles osent porter la même toilette que celle que nous avons : même forme de chapeau, même nombre de volants; mais c'est à me dégoûter de ma robe.

(*Les deux lorettes s'entretiennent de leur côté en montrant ces deux grandes dames.*)

PREMIÈRE BICHE.

V'la t'y pas ces belles dames du monde qui s'amusent à adopter nos modes!

DEUXIÈME BICHE.

C'est outrant, ma parole d'honneur; il n'y a pas moyen de se vêtir autrement que ces petites femmes mariées. Sitôt que nous mettons quelque chose, elles rognent sur le marché pour pouvoir se mettre comme nous.

PREMIÈRE BICHE.

Les hommes sont capables de nous prendre pour des bourgeoises.

DEUXIÈME BICHE.

Quel déshonneur!... J'en rougis rien que d'y penser.

SCÈNE III

(Deux jeunes gens se rencontrent; ils sont très-bien mis, mais seulement ils ont des vêtements hors de saison; l'un porte un pantalon nankin, l'autre un pantalon gris-perle.)

LE PANTALON NANKIN.

Bonjour! Comment est-ce que tu vas?

LE PANTALON GRIS-PERLE.

Pas mal; et toi, mon vieux?

LE PANTALON NANKIN.

J'ai pincé un rhume de cerveau. (*Il éternue.*)

LE PANTALON GRIS-PERLE.

Quant à moi, si je n'attrape pas une grippe soignée, j'aurai de la chance.

LE PANTALON NANKIN.

Nous sommes diantrement chic, habillés ainsi; pour le coup, on ne nous reconnaîtrait pas, et moi-même je ne t'aurais pas pris pour ce que tu es, si je n'avais pas été prévenu.

LE PANTALON GRIS-PERLE.

Dire que tous deux nous ne sommes que de simples garçons tailleurs; on ne le croirait pas, ma parole d'honneur!

LE PANTALON NANKIN.

Je crois tout de même que nous faisons de l'effet; il y a beaucoup de per-

sonnes qui se retournent pour me voir passer. Veux-tu faire un petit tour avec moi ?

LE PANTALON GRIS-PERLE.

Volontiers... Accepte ce cigare ; j'en ai une douzaine que mon patron m'a fourrés dans ma poche. Il m'a dit que c'était comme il faut.

LE PANTALON NANKIN.

Donne toujours, bien que je préfère encore ma vieille pipe culotée.

LE PANTALON GRIS-PERLE.

Chut! prenons une pose noble ; voici des personnes qui nous regardent.

(*Ils s'en vont bras dessus bras dessous en se gandinant.*)

SCÈNE IV

Une dame, enflée d'une volumineuse crinoline, s'avance à pas comptés en ramassant toute la boue avec sa robe. Deux pompiers la suivent.)

PREMIER POMPIER, *à son camarade.*

Cré nom! que cette femme qui se trouve dans ce ballon ressemble à ma bonne amie, mam'zelle Nanette!

DEUXIÈME POMPIER.

Tu te trompes, mon camarade, c'est impossible que ce soit elle.

PREMIER POMPIER.

Vois-tu, j'en suis sûr. Tiens, la voici qu'elle se retourne et qu'elle devient pourpre, elle a honte de voir que je la reconnais... Ah ! mâtine, tu me méprises parce que tu as un bastion autour de toi ; mais j'en ai pas peur moi, j'ai été zouave auparavant d'être pompier et je m'en vais te montrer que je sais escalader les bastions. (*Il s'avance près d'elle et lui pince la taille.*) Bonjour, Nanette !

LA CRINOLINE, *rougissant.*

Mais, monsieur, je vous trouve étrange, il me semble que vous prenez des libertés... A bas les pattes! vous n'avez donc reçu aucune inducation?

LE POMPIER.

A ce noble langage je reconnais Nanette !...

LA CRINOLINE, *bas.*

Eh bien, c'est vrai, je suis Nanette; mais fais semblant de ne pas me connaître.

LE POMPIER.

Eh ! pourquoi? Fichtre!

LA CRINOLINE.

Apprends que madame, qui avait commandé ce costume pour aller à Longchamp, a quitté Paris ce matin avec monsieur pour affaire très-pressante, et, tu comprends, j'ai profité de ce qu'il n'y avait personne à la maison pour m'introduire dans ce beau costume. N'est-ce pas que je fais de l'effet ?

LE POMPIER.

Tu es mirobolante !

LA CRINOLINE, *toujours bas.*

Allons, va-t-en, ne m'entretiens pas plus longtemps, on nous regarde, et ce n'est pas bien de causer avec un pompier quand on est si bien enveloppée.

LE POMPIER.

Tu fais fi de moi?...

LA CRINOLINE.

Non, mon ami... Tiens, viens dîner à la maison ce soir ; madame a oublié d'emporter la clef du buffet où il se trouve du vin excellent ; nous ferons bombance.

SCÈNE V

(Un collégien rencontre un grand dadais habillé d'une façon extravagante.)

LE COLLÉGIEN.

Tiens! te v'là, Granouillard; je croyais que tu étais collé pour les fêtes de Pâques ; tu as donc fait ton pensum ?

GRANOUILLARD.

Mais tais-toi, si on nous entendait.

LE COLLÉGIEN.

Eh bien, quel mal qu'y aurait à ça?

GRANOUILLARD.

C'est déshonorant d'avoir l'air d'être au collége.

LE COLLÉGIEN.

Ah! je comprends, tu poses pour le gandin, fallait donc le dire.

GRANOUILLARD.

C'est bon, je t'excuse, mais ne me parle pas du collége.

LE COLLÉGIEN.

Comme tu es beau ainsi!

GRANOUILLARD, *se rengorgeant.*

Oui, je ne suis pas mal; je crois que je suis un des mieux mis de Longchamp.

LE COLLÉGIEN.

Eh bien! as-tu fait des conquêtes?

GRANOUILLARD.

Pas encore, mais ça viendra.

LE COLLÉGIEN.

C'est drôle; comme tu pâlis!...

GRANOUILLARD, *blême.*

Tu trouves?

LE COLLÉGIEN.

Est-ce que tu es malade? Tu as peut-être trop fumé de cigares: à ton combien en es-tu?

GRANOUILLARD.

C'est mon huitième depuis midi.

LE COLLÉGIEN.

Mais c'est énorme; c'est ça qui te rend malade.

GRANOUILLARD, *de plus en plus pâle.*

Je ne pense pas que ce soit ça... c'est une faiblesse qui me prend. (*Il fléchit sur ses jambes.*)

LE COLLÉGIEN.

Allons, viens avec moi; nous allons prendre une voiture, et je te reconduirai chez ton père.

GRANOUILLARD.

J'accepte, car j'avoue que je ne me sens pas bien.

(*Le collégien fait monter à la hâte son camarade dans une voiture... Il n'était que temps.*)

Le soir, on lit dans la *Patrie :* Aujourd'hui la promenade de Longchamp a été favorisée d'un temps magnifique. Tout le Paris élégant s'était donné rendez-vous aux Champs-Elysées.)

ADRIEN BRÉMOND.

Naïveté.

Il y a une annonce qui m'intrigue beaucoup et que je vois depuis un temps infini dans les journaux; la voici :

*Moyen de guérir pour rien les cors.— On n'a qu'à envoyer un timbre-poste au docteur***, et il vous expédiera le remède.*

N'êtes-vous pas tout aussi étonné que moi? En effet, ce docteur ne doit pas faire fortune avec son invention; bien plus, il doit dépenser beaucoup d'argent, pour faire insérer chaque jour cette annonce dans plusieurs journaux de Paris.

Je crois que c'est un homme très-riche qui a beaucoup souffert des pieds depuis son enfance et qui, plein de compassion pour les malheureux qui ont des cors, ne regarde pas à dépenser des sommes folles pour soulager ses semblables.

Il est digne du prix Montyon.

M. Prudhomme se rendant tous les jours à la boulangerie viennoise pour voir s'il ne remarquera pas quelque changement qui pourrait guider son opinion, touchant la politique autrichienne.

LES CANONS DES INVALIDES

UN VIEUX CANON, *toussant.*

Je m'enrhume ce matin. C'que c'est que la vieillesse! la poitrine devient délicate.

UN JEUNE CANON A PERCUSSION.

Oh! vous avez encore un bon creux, mon père.

LE VIEUX.

Non, ma *lumière* commence à se boucher, et mon *âme* a reçu de rudes coups.

UNE PIÈCE AUTRICHIENNE.

Que dirai-je donc, moi? Pauvre prisonnière je traîne mon boulet depuis soixante ans; je languis sur cette esplanade en aspirant au pays où fleurit la schlague.

LE VIEUX.

Regretter les coups de trique, merci, mignonne.

L'AUTRICHIENNE.

Mais je n'en recevais jamais. Seulement on attachait le patient à ma gueule et on vous lui rondinait les épaules avec un jonc superbe. — C'était très-joli à voir.

LE VIEUX.

Cœur de bronze!

L'AUTRICHIENNE.

Tu es ridicule, toi. On ne peut pas toujours tirer à boulet; il faut bien tuer le temps, faute de mieux.

LE VIEUX.

Tiens, il y a du nouveau ce matin, on apporte des gargousses.

L'AUTRICHIENNE.

Auriez-vous encore remporté une victoire?

LE VIEUX.

C'est la loi de la guerre.

L'AUTRICHIENNE.

Ah! si l'on me chargeait à mitraille, comme je cracherais avec plaisir sur les Parisiens!

LE VIEUX.

Il faut te contenter d'un boulet de papier.

L'AUTRICHIENNE.

Si l'invalide pouvait oublier le refouloir dans mon intérieur...

LE VIEUX.

Est-elle méchante! la drôlesse.

L'AUTRICHIENNE.

Ménage la *portée* de tes mots, vieil enclou, ou j'éteins ton feu.

LE VIEUX.

Tiens, écoute un peu si je chante encore juste. (*On le tire.*) En voilà un *ut* de poitrine!

L'AUTRICHIENNE.

Tu détonnes, cher ami; fausse note.

LE VIEUX.

Ce sont celles-là qu'on entend le mieux. — A ton tour, noble étrangère.

L'AUTRICHIENNE.

Bravo! j'ai fait long feu.

LE VIEUX.

Oui, ta voix ne porte plus; la bourre n'a seulement pas traversé le fossé.

L'AUTRICHIENNE.

Je l'ai voulu ainsi. Chargé à poudre, fi donc! je n'aime pas parler pour ne rien dire.

LE JEUNE CANON A PERCUSSION, *faisant son gandin.*

Tenez, madame, regardez quel beau nuage je vais lancer.

L'AUTRICHIENNE, *abusant de son sexe.*

Ah! magnifique! Vous êtes jeune, vous êtes beau; votre affût est à la dernière mode... Ah! celle que vous distinguerez sera la plus heureuse des pièces!

LE JEUNE CANON.

Vous trouvez, princesse?

L'AUTRICHIENNE.

Oui, prince, et si j'osais... (*A part.*) Allumons-le.

LE JEUNE CANON.

Osez, belle dame, osez.

L'AUTRICHIENNE.

Jeune homme à percussion, je vous aime... à en crever.

LE JEUNE CANON.

Moi, je vous trouve joliment bien conservée! Vous avez encore toutes vos sculptures et vos couleurs bronzées sont délicieuses. Ah! vous êtes faite au tour.

L'AUTRICHIENNE, *avec coquetterie.*

Regardez donc comme je reluis au soleil.

LE JEUNE CANON.

Grand Dieu! qu'elle est belle!

L'AUTRICHIENNE.

Et ma voix, écoutez... Boûmm!

LE JEUNE CANON.

Adorable! quel velouté! quel moelleux! Ah! bouche à feu, parle encore. Je m'enflamme, je pars tout seul!

L'AUTRICHIENNE.

Modérez vos transports.

LE JEUNE CANON.

Non, je veux tomber à vos roues!

LE VIEUX.

Qu'est-ce que c'est, polisson? tu contes fleurette à l'ennemie.

LE JEUNE.

Ah! mon père, voyez donc comme elle est verte!

LE VIEUX.

Elle te fera rouler, méfie-toi. — C'est une fille de bronze. Elle t'empoisonnerait de son vert-de-gris.

L'AUTRICHIENNE.

Veux-tu te taire, Cassandre!

LE VIEUX.

J'ai le droit de prendre feu pour l'innocence et de tonner en faveur de la vertu, *la dame aux boulets.*

L'AUTRICHIENNE.

C'est donc cela que tu es si ennuyeux. Tu me rappelles le père de *la pièce aux Camélias* du Vaudeville.

LE VIEUX.

Malheureuse! tu vas faire rougir nos invalides.

L'AUTRICHIENNE, *au jeune canon.*

Mon petit Percussion, enlève-moi, je suis si légère.

LE VIEUX, *à son fils.*

Si tu pars, je te maudis!

LE JEUNE.

J'obéis, mon père et j'encloue mes regards pour ne pas la voir.

L'AUTRICHIENNE.

Ah! le nigaud! il se laisse bourrer par papa.

LE VIEUX.

Tiens, on trouve que tu manques d'enthousiasme; on va te mettre double charge. Est-elle gourmande!

L'AUTRICHIENNE.

Quelle horreur! Je n'y pourrai jamais résister.

LE VIEUX, *riant.*

Ah! la bonne pièce!

L'AUTRICHIENNE.

Les monstres! Oh! quels coups dans l'estomac! (*Elle tire.*) Ah! c'est fini, je suis fêlée, j'éclate!:..

LE VIEUX.

Tu le vois, mon fils, un manque complet de solidité dans les principes.

LE JEUNE CANON, *essuyant sa lumière.*

Mon père, mon père! Cette faiblesse la rendait encore plus charmante. Pardonnez mes pleurs. — Ah! je le sens, pour être de fer on n'est pas de bronze.

LE VIEUX, *prêchant.*

Console-toi, l'amour d'une coquette ressemble à un canon chargé à poudre : du bruit, de la fumée, mais rien de sérieux, ni cœur, ni boulet. (*Il éternue.*) Décidément je m'enrhume.

(*Pour lui éviter les courants d'air, l'invalide lui remet son bouchon.*)

LOUIS LEROY.

Les nouveaux fonctionnaires.

La langue française trouve une expression poétique pour les plus vulgaires occupations.

Ainsi, je viens de rencontrer dans les annonces un entremetteur de mariages qui s'affuble du titre de :

« Propagateur-initiateur de mariages ! »

Vous verrez qu'avant quinze jours mon concierge inscrira au-dessus de sa loge :

« Gardien du mobilier de la couronne de monsieur le propriétaire. »

Ou bien encore :

« Président du conseil de salubrité des escaliers! »

Je ne m'étonnerais même pas qu'il prît le titre de :

« Receveur général des loyers! »

Dans le siècle où nous vivons on voit tant de choses!

— Madame Pipelet, veuillez prendre vos étrennes dans mon coffre-fort... Seulement, faites bien attention en tournant la clef; il y a près de la serrure un pistolet chargé à balle.
— Monsieur est bien bon; j'aime mieux me passer d'étrennes!

Homme vertueux n'aimant à goûter que des plaisirs purs.

— Voyons, rien que ce cachemire pour mes étrennes... et je serai bien gentille toute l'année... surtout si tu veux m'acheter en même temps les boucles d'oreille en diamant que je t'ai montrées chez Jannisset.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE

(La scène se passe à Bougival. — M. et madame Chamouillard terminent leur toilette).

MADAME CHAMOUILLARD.

Quelles sont donc les personnes qui doivent venir dîner aujourd'hui?

M CHAMOUILLARD.

Il y a M. et madame Beauminet avec leurs enfants. Quant à M. Cornu, il ne viendra pas, je ne pense pas.

MADAME CHAMOUILLARD.

Pourquoi avoir invité M. Beauminet? il a des enfants qui sont insupportables; la dernière fois qu'ils sont venus, ils ont mangé toutes mes cerises.

M. CHAMOUILLARD.

Oui, mais chaque fois qu'il vient il apporte un melon excellent.

MADAME CHAMOUILLARD.

Belle économie, si ses enfants dévastent le jardin. (*On entend la cloche.*)

M. CHAMOUILLARD.

Tiens, on sonne à la grille; ce sont nos invités.

MADAME CHAMOUILLARD.

Viennent-ils de bonne heure ces gens-là! Si ce n'est pas inconvenant!

M. CHAMOUILLARD (*allant à la rencontre de M. Beauminet*).

Comme vous êtes aimable d'être venu de bon matin.

MADAME CHAMOUILLARD.

Vous êtes des gens charmants. Allez donc vous débarrasser de vos chapeaux. (*M. et madame Beauminet entrent dans la maison.*)

MADAME CHAMOUILLARD, *bas à son mari.*

Dis donc, mon ami, on dirait qu'ils n'ont pas apporté de melon.

M. CHAMOUILLARD.

C'est ma foi vrai; et puis ils n'ont pas déjeuné.

MADAME CHAMOUILLARD.

Ah bien! ce n'est pas moi qui le leur proposerai; ils n'avaient qu'à ne pas venir si tôt.

(*On entend encore la cloche.*)

MADAME CHAMOUILLARD.

Qui vient donc encore nous importuner? (*Apercevant M. Cornu avec sa femme et un grand dadais.*) Allons, bon, en voici que nous n'attendions pas!...

M. CHAMOUILLARD.

Ma bonne amie, ne leur fais pas mauvaise mine, je t'en prie. (*Allant au-devant de M. Cornu.*) Ce cher ami, que c'est aimable de sa part de nous avoir ainsi surpris!

MADAME CORNU.

Je vous présente M. Paul, mon neveu, qui est en vacance; nous l'avons emmené, parce qu'il aime beaucoup la campagne. Je vous prie de pardonner mon indiscrétion.

MADAME CHAMOUILLARD.

Mais vous avez bien eu raison; si vous voulez passer à la maison, vous y trouverez M. et madame Beauminet, qui viennent d'arriver.

(*Ils entrent dans la maison.*)

MADAME CHAMOUILLARD, *bas à son mari.*

Eh bien! nous voilà dans un joli état; ces maudits Parisiens ont toujours la manie de venir vous voir quand on demeure à la campagne; ma parole d'honneur, on dirait que notre maison est l'hôtel du *Cheval blanc.*

M. CHAMOUILLARD, *contrarié.*

Ils sont assommants! Qu'allons-nous faire pour dîner, voici trois personnes en plus. Qu'avais-tu commandé pour le dîner?

MADAME CHAMOUILLARD.

Une soupe aux choux, du bœuf avec des choux et une purée de pommes de terre avec beaucoup de lard. Je vais donner mes ordres à Françoise.

M. CHAMOUILLARD.

Et moi, je vais occuper mes hôtes. Que diable! il ne sera pas dit qu'ils seront venus ici pour ne rien faire. Tiens, les voici justement qui viennent nous retrouver.

M. BEAUMINET, *arrivant.*

Eh bien! mon cher, qu'allons-nous faire? Moi, je suis décidé à m'amuser.

TOUS.

Moi aussi! moi aussi!

M. CHAMOUILLARD.

Comme la chaleur est trop forte en ce moment, nous allons demeurer ici pendant quelque temps. Je vais vous distraire. Nous allons arracher les mauvaises herbes et arroser les fleurs.

TOUS.

Mais ce n'est pas amusant, ça.

M. CHAMOUILLARD.

Si fait, si fait; allons, à l'œuvre! Je suis sûr, monsieur Cornu, que vous n'arrosez pas aussi longtemps que moi.

M. CORNU, *blessé dans son amour-propre.*

Vous croyez ça, parce que je suis Parisien. (*Empoignant un arrosoir avec force.*) Vous allez voir.

M. BEAUMINET.

Je me mets de la lutte.

(*Les hommes se mettent à arroser et les dames à arracher des herbes. Tout à coup on entend des cris déchirants poussés par madame Beauminet, par Paul et un des moutards de madame Beauminet. Ce cri infernal fait venir tout le monde.*)

M. CHAMOUILLARD.

Mais qu'y a-t-il donc, grand Dieu !...

MADAME BEAUMINET, *au désespoir.*

Mon fils, ainsi que M. Paul, viennent de manger des prunes, et ce n'est qu'après qu'ils ont aperçu sur l'arbre cette pancarte qui prévient de ne pas toucher à ce prunier parce qu'il est empoisonné.

PAUL, *au comble de la terreur.*

Et nous avons mangé des prunes!

M. CHAMOUILLARD, *étonné.*

Mais je ne m'explique pas...

MADAME CHAMOUILLARD, *bas à son mari.*

Mon ami, c'est moi qui ai mis cet avis pour qu'on ne touche pas à nos prunes.

M. CHAMOUILLARD.

Ah bah !...

PAUL, *se tortillant.*

Oh ! la, la ! nous sommes empoisonnés, vite un médecin.

M. CHAMOUILLARD.

Mais non, vous n'êtes point empoisonnés.

MADAME CHAMOUILLARD, *bas à son mari.*

Mais, mon ami?

M. CHAMOUILLARD.

Il faut bien les consoler, sans cela ils mourraient de peur. (*Haut.*) Ce prunier n'est point du tout empoisonné; nous avions mis cette pancarte pour faire sauver les oiseaux.

M. BEAUMINET.

Comment, les oiseaux, ils peuvent donc lire !

M. CHAMOUILLARD, *voyant qu'il vient de dire une bêtise.*

Je voulais dire les maraudeurs qui viennent voler les fruits dans le jardin.

LE MOUTARD DE MADAME BEAUMINET.

Puisque les prunes ne sont pas malsaines, je m'en vais alors pouvoir en manger beaucoup.

MADAME CHAMOUILLARD, *à part.*

On ne peut rien avoir avec ces maudits enfants.

MADAME BEAUMINET.

Si vous permettez, madame Chamouillard, je m'en vais cueillir quelques prunes pour emporter à Paris.

MADAME CHAMOUILLARD, *dissimulant avec peine sa colère.*

Mais certainement, emportez-en. (*A part.*) Définitivement, ces gens-là sont d'une inconvenance !...

LA BONNE, *arrivant.*

Messieurs et mesdames, le dîner est servi.

(*On se rend dans la salle à manger. Malgré la quantité de lard qu'a mis madame Chamouillard dans ses pommes de terre, le dîner paraît cependant bien maigre. Après le dîner, on va faire une promenade dans les environs, puis on s'apprête pour le départ.*)

M. CORNU.

Allons, dépêchez-vous, ou sans ça nous allons manquer le chemin de fer.

MADAME BEAUMINET.

Voilà ! nous sommes prêts. Ah ! j'allais oublier mon panier de prunes. (*Le prenant.*) Dieu, comme il est lourd!

MADAME CHAMOUILLARD, *à part.*

Je crois bien ; elle a dépouillé tout mon arbre.

LE MOUTARD DE MADAME BEAUMINET.

Maman, j'ai bien mal au cœur, les choux ne passent pas...

MADAME CHAMOUILLARD, *à part.*

Allons, bon : pourvu qu'il ne soit pas malade ici ; il faudrait encore lui faire du thé.

MADAME BEAUMINET.

Allons, mon enfant ; l'air va te faire du bien.

(*Tout le monde se dit adieu et se quitte.*)

MADAME CHAMOUILLARD, *fermant la porte de son jardin.*

Qu'il y a des gens qui sont ridicules et qui n'ont point le moindre usage !...

M. CHAMOUILLARD.

Calme-toi, ma bonne amie; à quoi cela sert-il de te faire du mal ?

MADAME CHAMOUILLARD.

Mais ils m'ont emporté un panier de prunes !

LA BONNE, *arrivant en riant.*

Ne vous fâchez pas, madame, on n'en a pas pris. Ce que madame Beauminet a dans son panier, ce ne sont point des prunes, mais des pommes de terre que j'ai mises à leur place pendant le dîner.

(*On sonne à la grille.*)

M. CHAMOUILLARD.

Qu'y a-t-il encore?... Seraient-ce des voleurs... il est onze heures, je n'ouvre pas.

MADAME CHAMOUILLARD.

Mon ami, d'habitude les voleurs ne sonnent pas. Va voir ce que c'est.

UNE VOIX PLAINTIVE DANS LE LOINTAIN.

Chamouillard ! Chamouillard ! c'est nous... Donnez-nous l'hospitalité pour cette nuit, nous avons manqué le convoi !

M. CHAMOUILLARD, *avec désespoir.*

Demain matin, je vends ma campagne !

ADRIEN BRÉMOND.

Le prix de persévérance.

Un maître de pension s'entretient avec un pion pour savoir à quels élèves il doit donner des prix.

LE MAITRE DE PENSION. — J'ai envie de donner un prix au petit Corniflet?

LE PION. — Il ne le faut pas.

LE MAITRE. — Si fait.

LE PION. — C'est un être privé de toute capacité.

LE MAITRE. — Ça m'est égal.

LE PION. — Il ne fait rien.

LE MAITRE. — Mais sa famille paye très-bien ; je vous dis qu'il faut lui donner un prix.

LE PION. — Alors c'est différent. Mais quel prix lui donnerons-nous?

LE MAITRE. — C'est difficile. Vous me disiez qu'il ne faisait rien?...

LE PION. — C'est un cancre dans toute l'acception du mot. L'année dernière, il ne faisait déjà rien, et cette année il n'a pas fait plus.

LE MAITRE. — Parfait ! parfait !!! J'ai mon affaire alors.

LE PION (*étonné*). — Comment?

LE MAITRE. — Oui ; puisqu'il continue à ne pas travailler plus que l'année dernière, nous lui donnerons le prix de *persévérance.*

Membre de la Société protectrice des animaux s'opposant à ce qu'un jockey fatigue trop son cheval en le faisant courir.

La crinoline porte-liqueurs.

Cette farceuse de crinoline jouera donc toujours de vilains tours aux douaniers!

On a arrêté à la barrière une femme qui portait sous sa volumineuse jupe du rhum, de l'eau-de-vie, de l'anisette et du kirsch; enfin elle avait caché une dizaine de bouteilles. Voici la crinoline passée à l'état de porte-liqueurs; il n'y manquait que du punch-Grassot.

Douaniers, ne soyez pas étonnés de voir bientôt des dames passer des tonneaux de vin de cette manière; — attention! gens de la régie... Douaniers, à vos pièces!

— Quelle singulière idée a ma femme, de m'appeler toujours Alfred dans ses rêves !

*
* *

Le préfet d'un des départements de l'Est a reçu dernièrement une demande de pension commençant par cette phrase bien sentie :

« Monsieur le préfet,

« Mon père, qui est tombé en enfance depuis quelques mois, mon fils qui aura vingt et un ans la semaine prochaine et moi, sommes tous morts au service de la France... »

*
* *

Un ivrogne qui battait les murs en vacillant comme un navire en détresse tombe tout à coup sur un de ses amis.

— Comment diable as-tu fait pour te mettre dans un état pareil ?

— Je n'y comprends rien, mon cher; figure-toi que je n'ai bu absolument qu'une chopine.

— Une chopine, merci ! Donne-moi donc vite l'adresse de ton marchand de vin où l'on donne des chopines de cette dimension-là.

Souvenirs du camp de Saint-Maur, — par Cham.

— Qu'est-ce que tu faisais là, voilà deux heures que je cours après toi dans le camp?
— Mon ami, je te cherchais.

— Je ne lui aurais jamais demandé de me raconter sa campagne d'Italie si j'avais su qu'il fallait lui rafraîchir la mémoire tant que ça.

— Dis donc, mon ami, il s'est joliment battu celui-là, on lui a arraché les trois quarts des cheveux.

— Pardon, j'ai laissé ici ma femme au bras d'un voltigeur.
— Très bien! elle l'a quitté pour un zouave, je l'ai vue ensuite avec un turco, je l'aperçois là-bas avec un grenadier qui l'enlève au bras d'un artilleur.

Souvenirs du camp de Saint-Maur, — par Cham.

— Allons, bon! je me mets des feuilles sur la tête pour me garantir du soleil, et voilà ces imbéciles d'oiseaux qui prennent ma tête pour un nid!

— Je t'en supplie, Zéphirine, ne t'occupe pas rien que des turcos. Voilà un zouave qui n'a pas l'air content et qui me regarde d'une drôle de façon!

— Ah! mon Dieu! d'où reviens-tu? Tu es trempé!

— Ma chère, j'étais au milieu des turcos qui faisaient leurs ablutions. J'ai été obligé de faire comme eux pour ne pas les froisser dans leurs croyances.

— Mon ami, je veux vous faire voir Paris, et vous vous entêtez à vouloir visiter toujours la même chose, toujours des marchands de vin.

31 DÉCEMBRE!
Attitude du portier vis-à-vis de son locataire.

PROMENADE D'UN TURCO DANS PARIS

Le turco est piloté par un vieux gamin de dix-sept ans. Ce parasite s'est promu au grade de truchement et de cornac. Cette position officielle lui permet de prendre la meilleure part du succès de l'Africain, et, partout où le noir grapille, le blanc trouve moyen de vendanger.

Aux halles.

UNE FRUITIÈRE.

Hé! mère Câboche, arrivez donc! N'en v'là n'un noir qu'est comme votre fils dans les zouaves.

CRICRI.

Mais non, c'est un turco français.

LA FRUITIÈRE.

Qu'est-ce que tu dis, toi? les Turcs sont Français maintenant?

BELLE-BOULE, *ainsi baptisé par Cricri, son nom véritable étant Ali-ben-Boul.*

Moi Français *mahamétani.* (*Il met la main sur son cœur.*)

LA FRUITIÈRE.

Connais pas ton département, mais

2 JANVIER !

Le portier recouvrant toute sa suprématie vis-à-vis du même locataire.

---

c'est égal, tu vas prendre quéqu'chose. — Choisis dans mon étalage, mon petit moricaud d'amour; vas-y, as pas peur!

BELLE-BOULE *salue, prend un concombre et mord à même.*

Bono mangir !

LA FRUITIÈRE, *étonnée du choix.*

Drôle d'idée! Enfin... Tiens, voilà aussi des cornichons crus, premier numéro, ne te gêne pas. *Elle bourre les poches du turco de ce précieux condiment. Pendant ce travail, Cricri cueille quelques prunes de reine-claude, en ayant soin de choisir à côté des moins belles.*

LA FRUITIÈRE, *à Cricri.*

Dis donc, toi, j'tai pas invité!

CRICRI.

Eh ben! ça serait du propre! J'suis turco aussi, engagé d'à c'matin. J'manque d'uniforme, mais l'habit fait pas l'moine pas, Belle-Boule?

BELLE-BOULE.

Ya, habibi, ami à moi.

LA FRUITIÈRE.

C'est différent. — N'empêche que tu m'fais l'effet d'un Turc de la montagne Sainte-Geneviève. — Bon! v'là qu travaille mes pêches à c't'heure!

CRICRI, *émaillant son dialogue de quelques mots arabes appris depuis la veille.*

Moukère, quand j'serai en tenue, je ferai dans les cornichons comme Belle-Boule, mais en pékin je crains les crudités. *Chouïa! chouïa!*

LA FRUITIÈRE.

Tu l'appelles Belle-Boule, ton Turc?

CRICRI.

Un peu. — Qui n'a pas volé son nom encore!

BELLE-BOULE, *en arrêt devant un harengsaur.*

Bono, poisson, *bono.*

LA FRUITIÈRE.

Prends-le, mon garçon. (*A Cricri.*) Ton camarade va s'mettre le feu dans le corps.

CRICRI.

J'commence à être écœuré aussi avec toutes vos sucreries. Moi et Belle-Boule, nous prendrions bien un verre de n'importe quoi.

UN PORTEUR.

Avancez à l'ordre; les enfants, on va vous éteindre.

Chez un marchand de vin.

LE MARCHAND DE VIN.

Qu'est-ce qui faut servir à ces messieurs?

CRICRI.

C'que vous voudrez, mais qu'ça soit bon.

LE PORTEUR.

C'est moi qui régale. (*Ces messieurs boivent abondamment. Belle-Boule fait la trompette avec un colifichet.*)

LE MARCHAND DE VIN.

J'croyais que les Turcs ne buvaient amais de vin.

CRICRI.

Bon dans l'temps que c'étaient des sauvages; ils avaient des préjugés; maintenant, ils sont comme moi, ils ne croient plus à rien.

BELLE-BOULE.

Préjugir macach! pas *bono.* — Le vin! oh! *kiff kiff! mercanti.*

CRICRI, *traduisant.*

Macach, en arabe, ça veut dire tout. *Kiff kiff*, comme qui dirait chouette, rupin; et *mercanti*, madzingue tout bêtement.

BELLE-BOULE, *souriant.*

Youleb, sadoc baballi.

CRICRI.

Y dit qu'en Afrique on n'connaît pas le vin à quinze, on le laisse aux domestiques.

LE PORTEUR.

Mâtin! ils sont difficiles. Donnez-en à vingt.

BELLE-BOULE.

Cambolo aïni, bono Français.

LE PORTEUR.

Tiens, v'là Belle-Boule qui grignote un cornichon en buvant.

CRICRI.

C'est pour que le vin y gagne par comparaison. — Pas *macach*, ce petit picton-là!

BELLE-BOULE.

Oracaf!

CRICRI.

Lisez : *fameux.*

LE MARCHAND DE VIN.

Vous étiez à Solferino, turcos?

BELLE-BOULE.

Barca! Battu pour la France. (*Il roule des yeux blancs.*) Moi, Français noir, mais moi Français.

CRICRI.

Macach, je l'crois bien.

LE PORTEUR, *à Belle-Boule.*

Combien avez-vous pris de canons dans votre compagnie?

CRICRI.

Onze.

LE PORTEUR.

Tu y étais donc, toi?

CRICRI, *parlant un arabe à lui.*

Ma ca bonra bi co! Non, mais j'aurais pu y être. En tout cas, j'y serai la semaine prochaine, puisque j'm'ai engagé dans les turcos.

LE PORTEUR.

Pourquoi pas dans les zouaves?

CRICRI.

C'est une idée. J'ferai mon chemin plus vite. C'est fort des reins, les turcos, mais v'là tout. Çà n'sait seulement pas lire. Moi, j'ai servi sous les *frères*, j'ai suivi leurs cours. — Allons, bon! v'là Belle-Boule qu'est triste. — Qu'est-ce que t'as, mon lapin? Ah! j'vois c'que c'est, il a fini ses cornichons et il n'a plus rien à manger.—Voyons, qu'est-ce que ces messieurs pourraient bien nous offrir?

LE MARCHAND DE VIN.

Un bout de boudin, ça va-t-il?

BELLE-BOULE, *ouvrant les yeux, la bouche, les oreilles, etc.*

Boudine, bien joli, boudine!...

CRICRI, *donnant ses ordres.*

Allons, un kilomètre de boudine et un baquet de moutarde.

LE PORTEUR.

Moi, j'offre un melon. (*On ouvre le fruit.*)

CRICRI.

Coquin! est-il beau! quel parfum! Ça nous connaît, ça, Belle-Boule. (*Belle-Boule sourit avec convoitise.*)

LE PORTEUR.

Il aime le melon, ton camarade?

CRICRI.

Vous allez voir comme il en joue. C'est le sixième depuis ce matin.

LE PORTEUR.

Ça mange ferme, les Turcs?

CRICRI.

Ils n'font que deux repas par mois; mais, par exemple, ils sont raides et durent longtemps: quinze jours chaque

LE MARCHAND DE VIN.

Voilà la plus belle tranche pour le turco.

(*Belle-Boule sourit et passe la tranche à Cricri.*)

LE PORTEUR.

Tiens, il te la donne?

CRICRI.

Non, c'est pour que je la nettoie un peu.

Cricri ôte les pépins avec soin, puis il enlève la partie la plus mûre, la mange et rend la tranche à son ami fortement allégée.

LE PORTEUR.

Eh ben! elle est bonne... T'appelles ça nettoyer le melon? C'est bigrement vrai!

CRICRI.

Je lui laisse tout bonnement le plus délicat. Il n'aime pas le sucre; pas vrai, Belle-Boule?

BELLE-BOULE.

Bono, bono, lui mangir le mauvais, moi, le *bono*. (*Il mord à belles dents dans le melon et ne craint pas d'aller très-avant dans le vert.*)

CRICRI.

Qu'est-ce que je vous disais?

LE MARCHAND DE VIN.

V'là le boudin. A table, messieurs.

CRICRI.

Il embaume! Il me semble que j'entre chez le parfumeur. — Avant la prise d'Alger, Belle-Boule n'en aurait pas mangé. Maintenant celui qui lui prendrait sa part serait mal venu. — Vous allez voir. (*A Belle-Boule.*) Toi, plus mangir boudine. (*Belle-Boule fronce le sourcil.*) Allons, ne te fâche pas; c'est pour rire. (*On dévore plusieurs mètres de boudin.*)

LE MARCHAND DE VIN.

Je propose de l'arroser à mes frais avec un petit blanc à faire pâmer les chèvres?

BELLE-BOULE.

Petit blanc?... pas savoir.

CRICRI.

Comment! tu ne connais pas : *Petit blanc, mon bon frère?* Attends un peu. (*Il lui verse à boire.*) Siffle ça... Qu'en dis-tu?

BELLE-BOULE.

Kiff kiff! encore, encore!

CRICRI.

Comme il prononce bien c'mot-là. — Soyez modéré, monsieur Belle-Boule, voici le moment : il n'y a plus rien à boire ni à manger. (*Au marchand de vin et au porteur.*) Messieurs, vous vous êtes comportés envers moi et Belle-Boule comme trois frères; recevez-en nos félicitations. En rentrant au camp, je mettrai votre belle conduite à l'ordre du jour de l'armée. (*A Belle-Boule.*) Nous, filons. Tâchons de faire un peu d'exercice pour nous préparer à de nouveaux combats, car c'est singulier, je n'ai plus faim. — Nous allons traverser *el kantara au Change*, visiter la rive gauche et plonger dans quelques verres d'absinthe. (*Il sort en trébuchant.*) Voilà qui est particulier : je me sens un peu *kiff kiff macach!* va. *Hin al del bouck*, feignant!

Note du traducteur. — Hin al del bouck veut dire : « Que tes ancêtres soient maudits ! »

LOUIS LEROY.

Le terrible épicier parisien ayant le courage de lutter contre le jour de l'an, et parvenant à le *tomber*.

— Comment, 1860, vous arrivez avec autant de crinoline que votre devancière? Allons! nous autres, pauvres maris, nous n'avons rien gagné au change!

L'ILE DES SAUVAGES

Le voyageur qui se rend de Paris à Asnières aperçoit du haut du pont du chemin de fer, à gauche en amont du fleuve, une langue de terre couverte de grands arbres et qui lui produit l'effet d'une immense corbeille de verdure flottant au milieu de l'eau. Cette corbeille, qui se projette à perte de vue, n'a pas eu pendant longtemps de nom particulier qui la distinguât des autres îles de la Seine, ce qui mettait la municipalité de Neuilly dans un grand embarras lorsqu'elle était obligée d'en faire mention dans une ordonnance de police.

Elle se contentait, en ce cas, de dresser sur le rivage un poteau avec cette inscription : *Ici il est défendu de faire*

telle chose; ou bien : *Ici il est permis*, etc., etc.

Cette île, dont la pointe nord expire aux arches du pont de Courbevoie, est touffue et mystérieuse comme une forêt vierge. Elle est même ornée, vers le nord-est, d'une sombre et profonde caverne où les pêcheurs et les canotiers vont chercher un abri lorsqu'ils sont surpris par l'orage. Aucun géographe n'en fait mention. Christophe Colomb ne dirigea pas ses recherches de ce côté, et il est à croire que Vasco de Gama lui-même, quoiqu'il ait doublé le Cap des Tempêtes, n'en eut pas connaissance.

Aujourd'hui on l'appelle l'Ile des Sauvages : je vais tout à l'heure expliquer pourquoi.

Je prends sur moi de dire que ses habitants auraient des mœurs douces, s'il y en avait, mais il n'y en a pas. Elle ne produit pas d'animaux féroces; cependant l'auteur de cet article se souvient d'y avoir un jour rencontré et poursuivi une loutre sur laquelle il s'était assis par mégarde. En fait de végétaux extraordinaires, elle ne produit guère que des asperges et de l'ail sauvages, ainsi que des pissenlits dont les amateurs de salades ne se font pas d'idée.

Cette île communique avec la terre ferme au moyen d'un passeur connu sous le nom romanesque du père Léandre. Ce passeur, qui n'a rien de commun avec le beau Léandre de la Comédie-Italienne, est devenu bègue à la suite d'un accident qui lui arriva il y a quelques années, alors que l'île était à peu près inconnue.

C'était par une chaude matinée du mois de janvier. Le père Léandre fut réveillé au petit jour par quatre inconnus qui lui demandèrent à passer dans l'île. Ils sortaient tous les quatre du bal de l'Opéra; ils portaient de grands paletots et d'immenses cache-nez. Débarqués dans l'île, ils s'emparent des rames, à la grande stupéfaction du père Léandre, et l'emmènent dans l'intérieur, malgré ses protestations. Celui-ci s'aperçut alors qu'ils portaient des épées cachées sous leurs paletots.

On arrive dans une clairière au milieu d'un fourré. Deux des inconnus ôtent leur paletot et les témoins leur mettent à chacun une épée dans la main. Après un engagement de quelques secondes, un des combattants tombe percé de part en part. Après s'être assurés qu'il était bien mort, les trois autres prennent les rames, se repassent eux-mêmes sur la terre ferme, laissant le père Léandre dans l'île avec le mort, afin qu'il ne pût de sitôt donner l'alarme.

Ce duel bizarre fit du bruit dans Paris pour plusieurs raisons. « C'est depuis lors, dit le père Léandre, que je suis devenu bè... bè... bè...gue; tout mon sang ne fit qu'un tou... tou... tou... tour. »

On croit généralement que le père Léandre se flatte, et qu'il n'avait pas attendu ce moment pour bé... bé... bé... gayer.

L'été suivant fut très-chaud. L'île n'était encore fréquentée que par de rares pêcheurs à la ligne, hérons humains debout sur une patte le long du rivage, quand tout à coup le bruit se répandit que des sauvages avaient été aperçus dans l'intérieur.

C'était au moment des plus fortes chaleurs, vers le milieu de juillet.

On se demanda ce que pouvaient être ces sauvages, s'ils étaient nègres et d'où ils avaient pu venir.

Etaient-ils cannibales?

Les renseignements obtenus sur leur compte furent très-vagues, sans être pour cela plus rassurants.

Un pêcheur qui les avait aperçus du large en jetant ses filets assura que, sauf un caleçon de bain, ils étaient complétement nus, qu'ils vivaient là depuis huit jours, passant la journée au frais sous des massifs de grands arbres et dormant la nuit sur des meules de foin au grand air. De quoi se nourrissaient-ils? C'est ce qu'il n'avait pu savoir.

On commença à parler d'eux à Neuilly, à Courbevoie, dans les pays environnants. Une certaine inquiétude se lisait sur les visages, et, sans en faire semblant, les pêcheurs à la ligne s'éloignaient autant que possible des rivages de l'île, qui commençait à jouir de la plus mauvaise réputation.

Il arriva, un matin, qu'un monsieur d'un âge mûr et de l'extérieur le plus respectable, ayant toute l'apparence d'un notaire de campagne en partie fine, eut la fatale idée d'aller se promener dans l'île en compagnie de deux jeunes dames très-légères, comme le prouva la suite des événements.

Le passeur, qui n'était pas encore levé, accourut en toute hâte et regarda avec le plus grand étonnement le vieux monsieur qui, en l'attendant, folâtrait sur le rivage. Il porta ensuite les yeux sur les deux dames, qui envoyaient de folles vocalises aux échos de la rivière.

La stupéfaction du père Léandre fut telle, qu'il en devint encore plus bègue que d'habitude; il se sentait la langue positivement nouée.

Son intention était d'adresser à ces étrangers quelques représentations sur l'énormité de leur promenade matinale, mais, ne pouvant parler, il se contenta d'exécuter une pantomime à la façon de Grassot.

Tout en gesticulant, il manœuvra sa barque, dans laquelle prirent place les trois promeneurs.

Le passeur, en les voyant entrer dans sa barque, hocha la tête silencieusement, mais d'un air qui semblait dire : « Les imprudents! arrive que pourra, je m'en lave les mains! »

Le monsieur âgé débarqua avec les deux dames, et tous les trois, prenant un sentier sous les grands arbres le long de l'eau, pénétrèrent dans l'intérieur de l'île.

Ceci se passait au petit jour. Le monsieur, plein d'idées folâtres, cueillait des fleurs humides de rosée, quand tout à coup apparurent les sauvages, qui sortaient du fleuve à cette heure matinale. Ils étaient effectivement en caleçon de bain et ruisselants comme des tritons.

A l'aspect des étrangers qui troublaient leur solitude, ils se mirent à pousser des cris rauques.

Les dames, effrayées, se rapprochèrent du monsieur âgé, qui mit un égal empressement à se rapprocher de ces dames en s'écriant : « O ciel! que ne suis-je décoré! cela leur imposerait peut-être! »

Les sauvages se prirent par la main et se mirent à exécuter une ronde autour des étrangers. Ceux-ci s'étaient groupés et restaient immobiles de terreur.

Tout en dansant, les sauvages exprimaient par leurs gestes combient ils seraient heureux de scalper et même de dévorer le notaire; en même temps ils souriaient aux dames et leur envoyaient des baisers.

Celles-ci se sentirent un peu rassurées.

Alors un des sauvages exécuta deux ou trois sauts de carpes; un autre grimpa sur un arbre en se livrant à des grimaces effroyables; un troisième saisit le chapeau du notaire et s'assit dessus. Les deux autres continuèrent de danser.

Après quoi tous les cinq recommencèrent à pousser des cris gutturaux et formèrent ensemble la pyramide humaine.

Les dames riaient comme des folles, avec la légèreté de leur sexe et de leur profession; le monsieur âgé était fort pâle, quand tout à coup un des sauvages, roulant des yeux féroces, s'écria : « Ça, ça, mettons-le cuire ! »

Le monsieur, épouvanté, s'enfuit dans l'épaisseur du bocage et courut tout d'une haleine jusqu'au pont de Courbevoie, après avoir traversé un petit bras de la rivière à la nage. Pendant ce temps, les dames légères valsaient avec les sauvages, qui se montraient pleins de galanterie.

La légende raconte que le vieux monsieur, étant allé se mettre sous l'égide de la loi, subit un interrogatoire, dans lequel il fut forcé d'avouer sa position sociale de notaire de province, venu à Paris sous prétexte de voir l'Exposition, et qu'à la suite de cet interrogatoire les gendarmes de la commune allèrent faire dans l'île une descente et une perquisition qui n'amenèrent aucun résultat.

Les sauvages ainsi que les deux dames avaient disparu.

On trouva seulement, au milieu d'un épais massif, un nombre formidable de bouteilles vides et plusieurs os de jambonneaux, ainsi qu'un restant de gigot froid, plus un petit chien noir abandonné. Le brigadier emmena le chien noir captif et le céda au notaire, qui l'emporta dans la Nièvre.

D'après une opinion généralement répandue dans le pays, les cinq sauvages étaient des rapins égarés dans ces régions, et que l'extrême chaleur avait ramenés à l'état de nature. Car, comme le disait le garde-champêtre en racontant cette histoire, où trouve-t-on des sauvages, si ce n'est dans les pays chauds? C'est pourquoi on n'en voit pas en Europe, sauf dans les étés exceptionnels.

Quoi qu'il en soit de cette appréciation, c'est depuis lors que l'île est connue sous le nom d'île des Sauvages.

CLÉMENT CARAGUEL.

La merveille la plus rare.

Une dame du plus grand monde avait emmené son jeune fils passer les vacances dans un de ses châteaux en Berry. Seulement elle craignait que deux mois de Capoue forcée n'amollissent quelque peu le collégien; aussi prit-elle la résolution de le mettre environ deux heures par jour entre les mains d'un répétiteur. Mais, le village n'en produisant pas, le difficile était d'en trouver.

« Ma chère, écrivit-elle à cet effet à une jeune veuve de ses amies restée à Paris, j'aurais besoin de faire venir ici un professeur pour mon fils. Ayez l'obligeance de me le chercher. Je voudrais, autant que possible, qu'il fût bien de figure, je n'aime pas autour de moi des visages désagréables; qu'il ait les façons élégantes, du bon sens et même de l'esprit. On s'ennuie tant à la campagne, que je ne serais pas fâchée d'avoir à qui causer. »

Quatre, cinq, six jours se passent, point de réponse. Enfin, au bout d'environ trois semaines, la châtelaine reçoit une lettre de Paris; elle était bien de la

veuve, et voici ce qu'elle contenait :

« Ma bonne amie, j'ai eu bien de la peine à trouver un professeur qui réunît toutes les qualités que vous exigiez en lui. Enfin j'y suis parvenue; seulement il n'ira pas en Berry, attendu que, lorsqu'on rencontre sur sa route un homme aussi parfait, on fait bien de le garder pour soi, et que je l'épouse dans quinze jours. »

Qui fut étonné? c'est la mère; mais qui fut joyeux? c'est l'enfant, dont le *Virgile* restera hermétiquement fermé jusqu'au 8 octobre prochain.

Inconvénient d'être attaché comme jockey à un aéronaute qui a l'habitude de faire des ascensions à cheval.

Boutiquiers parisiens travestis en canotiers. — Ils appellent cela se reposer le dimanche !

— Monsieur, à votre santé !
— Non, monsieur, à la santé du raisin ; il est malheureusement plus malade que nous !

Silhouettes parisiennes, — par Maurisset.

Une soirée dans le grand monde.

Une soirée dans le monde léger.

Silhouettes parisiennes, — par Maurisset.

Excellents parents, tenant à donner à leurs enfants tous les talents d'agréments.

La promenade du beau monde.

Silhouettes parisiennes, — par Maurisset.

M. Jourdain prenant sa leçon d'escrime.

Rafraîchissement économique.

Le Temps. — Allons, ma pauvre vieille 1859, ton heure a sonné. J'en suis bien fâché, mais il faut que je te fourre aussi dans le sac !

TABLE DES MATIÈRES

Annuaire pour 1860. 2
Calendrier. 3
Le Charivari au Salon de 1859. 7
Le proverbe du zouave. 10
Émotions de Bourse. 11
Un mariage en 1959. 12
Une fresque. 15
Les bêtes du Jardin des Plantes. 18
Un rapt involontaire. 21
Croquis de carnaval, par Cham. 22
Les paysagistes en voyage. 26
Souvenirs de l'armée d'Italie, par Cham. . 30
Longchamps en 1859. 34
Naïvetés. 37
Les canons des Invalides. 38
Les nouveaux fonctionnaires 40
Un dimanche à la campagne. 42
Le prix de persévérance. 43
La crinoline porte-liqueurs. 46
Souvenirs du camp de Saint-Maur, par Cham. 47
Promenade d'un turco dans Paris 50
L'île des sauvages. 53
La merveille la plus rare. 55
Silhouettes parisiennes par Maurisset. . . 60

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ALMANACH POUR RIRE

RÉDIGÉ PAR

MM. LOUIS HUART, TAXILE DELORD, C. CARAGUEL, HENRY MONNIER, MOLÉRI, JULES LOVY, etc.

Illustré par CHAM

Années 1854 à 1859. — Prix : 50 c. chaque année.

ALMANACHS POUR 1860

Publiés par PAGNERRE, Éditeur

ALMANACH LUNATIQUE. In-8° illustré de 85 gravures. . . . . 25 c.

ALMANACH COMIQUE, *pittoresque*, *drolatique*, *critique et charivarique*, illustré de 150 vignettes comiques par CHAM et MAURISSET. 1 vol. in-32 de 192 pages. . . . . 50 c.

ALNANACH DU CHARIVARI. 1 vol. in-16 illustré d'un grand nombre de gravures. 50 c.

ALMANACH PROPHÉTIQUE, PITTORESQUE ET UTILE. 1 vol. in-32 de 192 pages, orné de 120 vignettes. . . . . 50 c.

ALMANACH POUR RIRE, illustré par CHAM. 1 vol. in-16. . . . . 50 c.

ALMANACH ASTROLOGIQUE, *astronomique*, *physique*, *satirique*, etc. 1 vol. in-16, illustré de 150 gravures, avec une jolie couverture coloriée. . . . . 50 c.

ALMANACH DE LA BONNE CUISINE ET DE LA MAITRESSE DE MAISON. 1 vol in-16, illustré de belles gravures et d'une jolie couverture coloriée. . . . . 50 c.

LA MÈRE GIGOGNE, ALMANACH DES ENFANTS, 1 vol. in-16 jésus, orné de très-jolies gravures tirées avec luxe. . . . . 50 c.

ALMANACH DES DAMES ET DES DEMOISELLES. 1 vol. in-16 jésus, avec un grand nombre de très-jolies gravures. . . . . 50 c.

ALMANACH DU JARDINIER, par les rédacteurs de la *Maison Rustique du dix-neuvième siècle*. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. . . . . 50 c.

ALMANACH DU CULTIVATEUR, par les rédacteurs de la *Maison Rustique*. 1 vol. in-16, orné de jolies gravures. . . . . 50 c.

ALMANACH DE LA CHANSON, par les membres du Caveau, orné de jolies grav. 50 c.

ALMANACH DU MARIN ET DE LA FRANCE MARITIME. In-16. . . . . 50 c.

ALMANACH DE FRANCE. 1 vol. in-16. . . . . 50 c.

ALMANACH DU FIGARO. In-4° avec gravures. . . . . 50 c.

ALMANACH D'ILLUSTRATIONS MODERNES, 1 vol. in-4°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes. . . . 75 c.

ALMANACH ILLUSTRÉ DES DEUX MONDES, par OSCAR COMETTANT. 1 vol. in-8, doré sur tranche. . . . . 75 c.

ALMANACH DE LA LITTÉRATURE, DU THÉATRE ET DES BEAUX-ARTS, contenant, outre de nombreux renseignements qui n'ont jamais été réunis, une histoire littéraire et dramatique de l'année, par M. JULES JANIN. 1 très-joli vol. in-8°, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de portraits et belles gravures. . . . . 75 c.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION. 1 vol. grand in-8, doré sur tranche, illustré d'un grand nombre de très-belles vignettes gravées par les meilleurs artistes . . . . . 1 fr.

ALMANACH DES SALONS, grand in-4, illustré de très belles gravures. . . . . 1 fr.

ALMANACHS LIÉGEOIS ET NORMANDS A DIVERS PRIX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.